

LA CALIFORNIE.

Par suite de la dernière guerre contre le Mexique, les États-Unis, devenus possesseurs de la Californie, sembleraient avoir, pour se féliciter de leur acquisition récente, de nouveaux motifs inattendus. Au mois d'avril 1848, on a découvert que dans la partie septentrionale de ce territoire, l'or se trouvait en abondance dans les lits des rivières, sur leurs bords et dans les rochers du haut pays. Depuis ce moment, la rare population de la province, accourue sur ce point à la recherche de l'or, offre un spectacle qui n'a peut-être pas d'exemple dans l'histoire d'aucun peuple. On serait d'abord tenté de ne voir dans tout cela qu'une illusion populaire, ou une exagération insigne, assez commune dans les mœurs transatlantiques ; mais on se tromperait grandement. Un journal de Boston, le *Daily evening traveller* (1), du 14 décembre 1848, contient sur ce sujet des documents de nature à dissiper toute incrédulité. On y trouve, entre autres, deux rapports : l'un daté de Monterey, le 17 août, par le colonel Mason, de l'armée américaine ; l'autre par M. Larkin, consul des États-Unis à San-Francisco. Ces deux pièces, d'un style froid et officiel, n'en confirment pas moins les bruits qui circulaient déjà sur la richesse métallique si inopinément découverte.

Le district fortuné dont il est question est situé près de San-Francisco, dans un vallon traversé par plusieurs rivières, qui forment à l'embouchure ce qu'on appelle la fourche américaine. Ce district est la propriété de l'état, ce dont jusqu'à présent ne semble nullement s'inquiéter la foule

d'aventuriers qui se livrent à la recherche de l'or. Le Sacramento, le Feather, le Bear, le San-Joachin (1) sont les rivières désignées comme arrosant le *placer*, ou la région de l'or. Voici ce que dit le colonel Mason :

« Près d'une scierie, qui se trouve à cinquante milles du fort du capitaine Sutter, les collines s'élèvent à mille pieds environ au-dessus du niveau de la plaine du Sacramento. Là se rencontre une espèce de pins qui amena la découverte de l'or. Au mois de septembre 1848, le capitaine fit marché avec un M. Marshall pour qu'il lui construisit une scierie en cet endroit. Un canal se trouvant trop étroit pour permettre aux eaux de s'échapper avec une rapidité suffisante, M. Marshall ouvrit une écluse afin que la force du courant creusât à ce canal un lit plus large et plus profond. Le torrent déposa au fond du canal une couche de vase et de gravier, qui resta à découvert. Un jour que M. Marshall se promenait le long de ce canal, il aperçut sur la surface de la vase des parcelles brillantes ; il en ramassa quelques-unes, et en reconnut la valeur. Ayant fait part de sa découverte au capitaine Sutter, ils convinrent de la tenir secrète ; néanmoins elle fut ébruitée, et se répandit comme par magie. »

L'effet produit par cette nouvelle ne peut être bien compris que des personnes qui connaissent l'activité et le caractère entreprenant des Américains. Dès qu'on sut qu'on n'avait littéralement qu'à se baisser pour ramasser l'or, chacun abandonna ses occupations ordinaires. Il devint impossible de conserver un domestique ou un com-

(1) Prononcez : le *Daileiëveninne tréveilleur*.

(1) Le *Sacramenno*, le *Fazeur*, le *Bêre*, le *San-Joakinne*.

mis. Les matelots désertèrent les vaisseaux marchands et ceux de l'état. Les soldats abandonnèrent leurs casernes. Les journaux cessèrent de paraître; depuis l'éditeur jusqu'au dernier apprenti imprimeur, tous étaient partis à la pêche de l'or. Fabriques, scieries, fermes, ressemblaient à des solitudes.

« San Francisco, dit M. Larkin, n'a plus un seul juge de paix. Le second alcade de Monterey se réunit aujourd'hui aux propriétaires de nos premières hôtelleries; ils partent demain pour la rivière d'or; et j'ai vu sur ses bords un procureur général creusant la terre et lavant son once et demie d'or par jour (l'once vaut environ 16 dollars, le dollar vaut 5 fr. 42 c.; une once et demie donne donc 130 fr. de notre monnaie); près de lui se trouvaient la plupart de ses confrères livrés à la même occupation. »

Au mois d'août, on estimait à quatre mille le nombre des chercheurs d'or, dont moitié d'Indiens, et à près de cinquante mille dollars (271,000 fr.) la valeur de l'or recueilli journellement. Tous ces gens vivent sous des tentes, sous des buissons, ou même en plein air, et malgré les sommes considérables possédées par la plupart, il ne se commet pas un crime. La facilité de se procurer le métal désiré semble avoir ôté l'envie de l'acquérir par des moyens coupables. Des récits postérieurs sont venus malheureusement détruire ces allégations rassurantes.

M. Larkin donne des détails curieux sur les valeurs réalisées par quelques individus. « Dans un endroit où huit hommes travaillaient avec de grossières machines, ils rapportaient chaque soir dans leur tente deux livres d'or, quatre onces par homme (346 fr.). Un charpentier demandait 271 fr. par jour pour travailler à une machine, et comme le prix des planches était exorbitant, l'acheteur choisit une bûche creusée et recouverte d'un crille fait de branches de saule, qui lui coûta 650 fr., payables en

poudre d'or. Le propriétaire s'excusa de la vendre si cher, en disant qu'il avait mis deux jours à la faire, et encore fallut-il lui en laisser l'usage jusqu'au coucher du soleil. L'acheteur ayant pris un associé et deux Indiens, obtint le premier jour, avec cette machine, huit onces (693 fr.) d'or.

» Deux onces (173 fr. 44 c.) d'or sont considérées comme le produit ordinaire d'un jour de travail. Dans un petit sillon, qui n'a pas plus de quatre-vingt-onze mètres de longueur sur un mètre de largeur et de profondeur, on me dit que deux hommes avaient obtenu la valeur de 92,140 fr. Pour cela, ils employèrent quatre blancs, cent Indiens, et, après avoir payé tout ce monde, à la fin d'une semaine il leur restait la valeur de 54,200 fr. Il y a encore, selon toute apparence, des centaines de ravins semblables inexploités. »

Le colonel Mason décrit ainsi les machines employées au lavage de l'or : « Sur deux tréteaux on fixe une espèce de berceau en bois long de six ou huit pieds; le fond est creux, formé de petites branches clouées en travers. Ce berceau est ouvert au pied, et recouvert à sa partie supérieure d'un grillage grossier, espèce de tamis. Il faut quatre hommes pour travailler cette machine : l'un creuse la terre sur le bord du ruisseau, un autre la porte au berceau et la verse sur le grillage; le troisième balance violemment cette machine, tandis que le quatrième y jette de l'eau puisée dans le ruisseau. Le grillage empêche les pierres de pénétrer dans le berceau; le courant d'eau entraîne par le pied la partie terreuse ainsi que le gravier, et laisse au fond l'or mêlé à un sable fin, noir et pesant; ensuite, on écarte les barreaux, ce qui fait tomber l'or et le sable dans un vase placé sous le berceau : on laisse ce mélange sécher au soleil, et on sépare l'or en soufflant le sable. Quatre hommes ainsi occupés se faisaient par jour 542 fr. »

Voici le moyen qu'emploient des individus isolés. Un homme se place près d'un

ruisseau, ramasse la surface de la terre, en jette une pelletée dans une espèce de vase en bois ou en fer-blanc, qui aux États-Unis coûte 1 fr., et qui dans cette région coûte 86 fr.; puis plaçant ce vase à un pouce sous l'eau, le vase se remplit; avec sa main, l'Indien rejette les pierres et remue ce qui est dans le vase de manière à ce que le courant entraîne la terre. Au bout de vingt ou trente minutes, il ne reste plus au fond du vase qu'une cuillerée d'un sable noir et fin, qu'il fait sécher au soleil; il souffle sur le sable, le sable s'envole, et il reste l'or pur. Après une demi-heure de travail, la valeur de l'or peut être de 10 à 16 fr.

» La grosseur des morceaux d'or dépend de la rivière où on les trouve. Je présume qu'une grande partie de celui qu'on met dans les vases ou dans les machines est ensuite entraînée par l'eau, et retourne au ruisseau; mais cela importe peu aux laveurs, qui ne s'occupent que du présent.»

Dans les collines on trouve l'or en lingots pesant depuis un quart d'once (21 fr.) jusqu'à trois onces (260 fr.). De nouvelles découvertes étendent tous les jours la région aurifère. Là le gain varie d'une once (86 fr.) à dix onces par jour (867 fr.). On cite un homme qui, employant soixante Indiens, gagne un dollar (5 fr. 42 c.) par minute. Sept hommes qui travaillèrent sept semaines et deux jours, les dimanches exceptés, sur la rivière Feather, et employèrent cinquante Indiens, recueillirent deux cent soixante-quinze livres d'or pur (381,568 fr.). Un homme, en quinze minutes, retira d'un trou, dans un rocher, deux livres et demie

d'or (3,468 fr.). On estime jusqu'ici à un million de dollars (5,420,000 fr.) par mois le montant des extractions.

Comme on pouvait s'y attendre, ces nouvelles ont fait sensation à New-York et dans les autres états de l'Union. Trois vapeurs et sept navires avaient déjà, au commencement de décembre 1848, fait voile pour la Californie; douze autres navires sont prêts à partir. C'est pourtant une longue traversée, ou plutôt une double traversée: d'abord 2,500 milles de navigation jusqu'à la rivière Chagres, dans l'isthme de Panama; puis un voyage de 20 milles à dos de mules, et enfin une seconde traversée de 3,500 milles jusqu'à San-Francisco.

Quelques Français se sont émus de cette découverte; les uns chargent des navires d'objets d'habillement, de vins, d'eau-de-vie; les autres emportent des tentes, des pioches... ils vont chercher la fortune...

Il reste à savoir si cette découverte extraordinaire sera d'un avantage sérieux et durable pour l'Amérique ou pour aucun de ses habitants. L'histoire nous enseigne que la recherche de l'or n'a jamais été une occupation constamment avantageuse, et que la seule chose certaine pour la richesse des hommes et des nations est un travail opiniâtre appliqué d'une manière intelligente à la production des objets de consommation et d'usage. Si l'Amérique prospère en ramassant l'or dans les déserts de la Californie, elle formera une exception à une règle jusqu'ici invariablement établie.

(Traduit de l'anglais.)

SEVERIN.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire morale des Femmes, par M. Ernest Legouvé; un fort volume in-8°. Chez Gustave Sandré, éditeur, rue Percée Saint-André-des-Arts, 14.

« Le culte de la famille, le sentiment profond des joies qu'elle donne, et la recherche consciencieuse des devoirs qu'elle impose, voilà ce qui m'a inspiré cet ouvrage. C'est dire qu'il est conçu en dehors de tout esprit de parti, et qu'il repose uniquement sur les sentiments généraux et communs à tous les hommes. L'*Histoire morale des Femmes* touche cependant par plus d'un point à notre organisation politique et sociale; mais, étranger par mes études à ces questions, je n'ai dû prendre dans mon sujet que ce qui a rapport aux mœurs et aux lois civiles. »

Ces lignes, extraites de l'*Avant-propos* de l'auteur, nous donnent une juste idée de son livre, mesdemoiselles; mais comme il ne peut être lu dans toutes ses parties que par des femmes, je vais choisir pour vous les passages les plus intéressants.

M. Legouvé prend les filles dès leur naissance. Il raconte comment aux temps anciens elles furent mal reçues dans la vie. Chez les Juifs, dit-il, la femme qui avait enfanté une fille était exclue du sanctuaire pendant quatre-vingts jours, et ne l'était que pendant quarante jours si elle avait enfanté un fils. Chez les Indiens, les bonnes actions d'un père ne peuvent lui donner l'entrée des demeures bienheureuses, il lui faut errer tout autour jusqu'à ce que ses enfants aient célébré en son honneur le *sraddha*, sacrifice funèbre que ses filles ne peuvent accomplir; d'après ce

préjugé religieux, une femme qui n'avait pas de garçon pouvait être répudiée au bout de huit ans. A Athènes, le jour de la naissance d'une fille, le père suspendait à sa porte une quenouille chargée de laine, au lieu des guirlandes d'olivier qui devaient dire : Un fils est né dans cette maison. A Sparte, sur dix enfants abandonnés comme trop coûteux à élever, ou trop difficiles à établir, il y en avait sept du sexe féminin.

A Athènes, les filles n'héritaient de la succession paternelle qu'à défaut d'enfants mâles, encore l'héritage n'était-il entre leurs mains qu'en dépôt, car si elles se mariaient, si elles avaient un fils, ce fils dépossédait sa mère et devenait ainsi l'héritier de son aïeul mort. A Rome, le père qui déshéritait ses fils était obligé de les désigner par leurs noms, leurs qualités, leurs titres respectifs; mais pour ses filles il n'en avait pas besoin, il lui suffisait d'écrire : « que le reste soit exhéredé ! »

Et à ce sujet, M. Legouvé rapporte cette touchante histoire :

L'an 600, vivait à Rome un citoyen nommé Annius Asellus, qui avait acquis dans le commerce une fortune considérable, dans le but d'enrichir sa fille chérie. Cependant un obstacle s'y opposait. La loi Voconia, établie contre le luxe des femmes, défendait même à un père de laisser à sa fille plus de 100,000 sesterces (1). Un seul moyen restait à Asellus. La loi divisait les citoyens romains en six classes. Les cinq premières étaient composées de tous ceux qui payaient le *cens*, on les nommait *censi*; la sixième, des prolétaires na-

(1) A peu près 20,500 de notre monnaie.

tuellement exclus de tous les droits et privilèges civiques; ils tenaient le milieu entre l'homme libre et l'esclave, entre le citoyen et l'étranger, on les nommait *æarii*. Appartenir à une des cinq premières classes était un honneur et un avantage, faire partie de la dernière était une sorte de honte; la place même qui, au théâtre, était réservée aux *æarii* les désignait au dédain, et la loi Voconia, comme pour consacrer leur pauvreté, leur permettait de laisser la totalité de leurs biens à leurs filles. Asellus se fit *æarius*; il préféra renoncer à ces privilèges, à ces distinctions si chers aux Romains, afin de laisser tous ses biens à sa fille.

Chez les Germains, en guerre les uns contre les autres, toutes les propriétés appartenaient à l'héritier mâle; mais vers le septième siècle, lorsque le tumulte de l'invasion commençait à s'apaiser, un père écrivit ainsi son testament :

« A ma douce fille! Il règne parmi nous » une coutume ancienne mais impie qui » défend aux sœurs de partager avec leurs » frères l'héritage paternel; mais moi, son- » geant à cette iniquité, vous aimant tous » également, puisque Dieu vous a tous éga- » lement donnés à moi comme mes enfants, » je veux qu'après ma mort vous jouissiez » tous également de ma fortune. Ainsi, et » par cet écrit, ma chère fille, je t'institue ma » légitime héritière, et te donne dans toute » ma succession part égale avec tes frères, » mes fils; je veux qu'après ma mort tu » partages avec eux et l'aleu paternel, » et les acquêts, et les esclaves, et les » meubles, et qu'en aucune façon tu n'aies » une part moindre que la leur; et maudit » soit celui qui voudrait porter atteinte à » mon testament. »

Mais la féodalité paraît. Les barbares avaient dit : Tout pour les fils, rien pour les filles; la féodalité dit : Tout pour le fils aîné. Saint Louis cependant fit cette loi : « Un père noble ne peut donner à sa fille plus que la part de celle-ci dans la succession ;

s'il lui donne moins, elle peut à la mort de son père réclamer le surplus. » Mais bientôt une coutume empruntée à une loi lombarde déclara qu'une fille mariée et dotée n'aurait plus le droit de venir en partage de la succession paternelle, que sa dot constituait tout son avoir, *cette dot fut-elle un chapel de roses*; et des pères, des frères, forçaient les fiancées, la veille de leur mariage, à jurer, sur leur part du Paradis, qu'elles ne prétendraient jamais rien à l'héritage paternel. Sans doute, plus d'un frère aîné fut généreux, parce qu'il était riche et puissant; mais à cette époque le père et la mère se taisaient devant l'autorité du fils; et il y eut des frères qui, pour s'enrichir, attentèrent non-seulement à la fortune de leurs sœurs, mais encore les vendirent à ceux qui voulaient les leur acheter. Une ballade bretonne du quatorzième siècle raconte un de ces faits saisissants.

LE BARON DE JAUIOZ.

I

Comme j'étais à laver à la rivière j'entendis l'oiseau de mort qui soupirait : « Bonne petite Jina, vous ne savez pas? vous êtes vendue au baron de Jauioz! » Est-ce vrai, ma mère, ce que j'ai appris? est-ce vrai que je sois vendue au vieux Jauioz?

— Ma pauvre petite, je n'en sais rien; demandez à votre père.

— Mon cher père, dites-moi, est-il vrai que je sois vendue à Loys Jauioz?

— Ma chère enfant, demandez à votre frère.

— Launik, mon frère, dites-moi, suis-je vendue à ce seigneur-là?

— Oui, vous êtes vendue au baron, et vous allez partir à l'instant; le prix de la vente est reçu : cinquante écus d'argent blanc et autant d'or brillant. »

II

Elle était à peine sortie du hameau

qu'elle entendit sonner les cloches. Alors elle se mit à pleurer. « Adieu, sainte Anne, adieu, cloches de mon pays, cloches de ma paroisse, adieu ! »

III

« Prenez un siège, asseyez vous, en attendant l'heure du repas, dit le seigneur assis près du feu, la barbe et les cheveux tout blancs, les yeux comme deux tisons.

» Voilà une jeune fille que je demande depuis bien longtemps ! Allons, mon enfant, que je vous fasse apprécier une à une toutes mes richesses. Venez avec moi, ma belle, compter mon or et mon argent.

— J'aimerais mieux être chez ma mère à compter les copeaux à jeter au feu.

— Descendons au cellier goûter du vin doux comme miel.

— J'aimerais mieux de l'eau de la prairie, dont boivent les chevaux de mon père.

— Venez avec moi de boutique en boutique acheter un manteau de fête.

— J'aimerais mieux une jupe de toile, si ma mère me l'avait filée.

— Que n'ai-je eu un abcès à la langue le jour où j'ai été assez fou pour vous acheter, puisque rien ne vous console, »

IV

« Chers petits oiseaux, dans votre vol, je vous en prie, écoutez ma voix : vous allez au village, et moi je n'y vais pas ; vous êtes joyeux, moi bien triste ! Faites mes compliments à tous mes compatriotes, à ma bonne mère qui m'a mise au jour, au père qui m'a nourrie, et dites à mon frère que je lui pardonne. »

V

Deux ou trois mois après, sa famille était couchée, on entendit à la porte une voix douce : « Mon père, ma mère, pour l'amour de Dieu, faites prier pour moi... votre fille est sur les tréteaux funèbres... »

A cette naïve et triste légende contre la famille féodale, l'auteur ajoute ce tableau touchant de la famille telle qu'elle existe de nos jours.

« S'il est un être qui joue un rôle tout à fait à part, et dont l'influence morale sur le jeune homme a quelque chose de charmant, c'est la sœur. Est-elle plus jeune que son frère ? c'est presque une fille pour lui. Est-elle plus âgée ? c'est presque une mère. Dans l'un et l'autre cas c'est une sauvegarde. Si le frère est l'aîné, il la protège, et, acquérant dans ce rôle de protecteur d'une femme je ne sais quelles délicatesses féminines, il devient pur comme elle dès qu'il est auprès d'elle. La sœur est-elle plus âgée ? c'est elle qui le conseille, elle qui l'encourage dans ses rêves de gloire ou d'héroïsme ; c'est elle surtout qui sert d'éternel messenger de paix entre ses parents et lui. Quel est le jeune homme qui, dans un de ces jours de rébellion où l'on jure de quitter la maison paternelle, ne se souvient d'avoir senti tout à coup sa main saisie doucement par la main d'une sœur, de s'être laissé entraîner malgré lui vers une chambre où il avait fait serment de ne plus rentrer, et de s'être précipité, à la voix touchante de la conciliatrice, dans ces bras paternels qui sont toujours si pressés de se rouvrir ? Quand la mort nous enlève nos parents, auprès de qui les retrouvons-nous par le souvenir ? auprès de notre sœur. Nos entretiens avec elle évoquent les jours qui ne sont plus, les êtres que nous pleurons, et il nous semble, en la pressant sur notre poitrine, que nous embrassons tout à la fois en elle et notre père, et notre mère, et notre jeunesse évanouie. »

Je m'arrête, mesdemoiselles, après ce gracieux plaidoyer en notre faveur ; mais je reviendrai souvent puiser dans l'*Histoire morale des Femmes* des encouragements, des conseils et des consolations.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

SENTENCIAS.

Quien pobló el cielo de estrellas,
Hizo la tierra que huellas.
La flor mas pequeña mira,
Y el poder de Dios admira.
Dios al bravo mar enfrena,
Con muro de leve arena.
No hay nada que á Dios resista,
Ni que se esconda á su vista.
Ama á Dios y ama á tu hermano,
Esta es la leg del cristiano.
Quien cierra al pobre la puerta,
La del cielo no halla abierta.
Sigue el camino derecho,
Y ganarás honra y provecho.
De tus hijos solo esperes,
Lo que con tu padre hicieres.
Si del riesgo no te alejas,
En vano luego te quejas.

MARTINEZ DE LA ROSA.

SENTENCES.

Celui qui peupla le ciel d'étoiles, fit la terre
que tu foules.
Considère la plus petite fleur et admire la
puissance de Dieu.
Dieu n'oppose à la mer en courroux qu'une
simple barrière de sable.
Rien ne résiste à Dieu et rien ne peut se
soustraire à sa vue.
Aime Dieu et ton prochain, c'est toute la loi
du chrétien.
Celui qui ferme au pauvre sa porte, ne trou-
vera pas celle du ciel ouverte.
Suis ton droit chemin et tu gagneras hon-
neurs et profit.
N'attends de ton fils que ce que tu as fait
pour ton père.
Si tu ne t'éloignes pas du danger, tu ne
pourras plus tard te plaindre.

MARTINEZ DE LA ROSA.

DEUX ANS D'EXIL.

Les derniers rayons d'un pâle soleil de décembre 1560 éclairaient les créneaux du vieux palais des ducs, à Orléans, en ce moment résidence royale temporaire ou séjournait la cour de France. Des sentinelles placées aux deux angles opposés de la plate-forme faisaient résonner ses larges dalles de leurs pas lents et réguliers. Debout près du parapet et insensible au froid rigoureux de la saison, se tenait une femme vêtue de noir, appuyée sur l'affût d'un canon pointé vers la route de Paris. Cette femme était belle encore, mais ses traits avaient une expression de sévérité hautaine, et son regard,

qui semblait vouloir plonger dans l'espace, était à la fois dur, implacable et rusé.

C'était la veuve de Henri II, Catherine de Médicis. Une jeune femme à genoux près d'elle suivait avec anxiété la direction de ce regard. Un nuage de poussière s'éleva dans le lointain, et des cavaliers s'arrêtèrent devant la herse de la demeure royale. La reine les examina quelques minutes. « Comtesse de Vouglé, dit la reine à la jeune femme, précédez-moi dans la chambre du roi, placez-vous de manière à tout observer sans être remarquée, et rendez-m'en compte fidèle.

— O majesté ! reprit en tremblant la comtesse, si Dieu exauce vos prières, n'exaucerez-vous pas les miennes ?

— Le moment est mal choisi, ma mie, pour m'occuper d'intérêts étrangers à ceux du roi ; vous auriez dû le penser et vous épargner cette réponse. »

La comtesse se retira en silence. Médicis sembla s'assurer de son éloignement ; puis, s'approchant de l'une des tourelles, elle frappa trois coups égaux. Un vieillard ouvrit en s'inclinant avec respect ; c'était Ruggieri son astrologue. Elle entra. « Ils sont venus, dit-elle, et leur présence maudite dérangera tous mes plans ; ta science est-elle en défaut, vieillard ? et celle d'Ambroise Paré lui serait-elle supérieure ?

— Majesté ! répondit Ruggieri en étendant la main vers l'horizon, où scintillait déjà quelques étoiles, l'arrêt prononcé contre votre royal fils est écrit là ! Dieu seul peut le changer. François II est condamné, et la science des hommes ne peut le sauver. Souvenez-vous, madame, du 19 janvier 1544 ; le soleil s'éclipsa lors de la naissance de votre fils ; je n'ai point cédé à votre majesté combien cet augure était sinistre, et vous avez adopté pour sa devise : un lis entre un soleil et une lune, voulant ainsi marquer que si l'astre divin semblait lui refuser sa lumière, le cœur de sa mère ne lui faillirait point. »

Catherine ne répondit rien, ses yeux étaient fixés sur le ciel, dont l'azur brunissait au loin.

« Cette étoile, Ruggieri, reprit Médicis, celle qui révèle à votre intelligence les secrets du terrible avenir, vous dit-elle aussi que Charles, que mon fils, se soumettra paisiblement aux conseils de mon expérience ? Je crains l'influence des princes de Lorraine. A l'assemblée des états généraux, ils ont soustrait Condé aux vues que je me proposais ; ils l'ont condamné à mort ; ma politique avait besoin de sa vie... leur volonté a été plus puissante que la mienne sur le faible roi que l'Écossaise gou-

verne à son gré, ou selon l'impulsion que lui donnent ses oncles. Oh ! cette femme me brûle la vue, je ne peux la chasser, et cependant je ne veux pas qu'elle reste à ma Cour.

— Que votre majesté se rassure ; Marie d'Écosse n'est point dangereuse pour l'illustre Catherine ; où la reine de France commande, Marie Stuart doit obéir, et Charles IX sera le digne fils de sa mère. »

Catherine resta pensive, puis quitta lentement la tourelle pour se rendre dans la chambre du roi.

François II était mourant ; à son chevet se tenait Marie Stuart, sa jeune et belle épouse, entourant de ses bras la tête décolorée de son mari. Ambroise Paré, célèbre médecin de l'époque, causait vivement avec les princes de Lorraine, qui venaient d'arriver, et semblaient lui adresser des reproches.

« Oui, répondait le médecin royal, je pouvais le sauver, une opération faite à temps l'eût rendu à la vie ; on ne l'a pas voulu, l'abcès perce à l'intérieur, et tous mes efforts sont maintenant inutiles. »

Catherine entra alors, tenant par la main son fils Charles.

« Le roi de France ne peut être ainsi livré aux chances incertaines de vos essais, monsieur, dit-elle, et si Dieu permet qu'il vive, il vivra sans être soumis aux barbares tortures que vous lui eussiez fait éprouver. »

Le jeune roi murmura quelques mots que Marie seule pouvait entendre, et qu'elle recueillait avec le souffle du mourant :

« Oui, mon seigneur, répondit-elle, son opiniâtreté vous a tué ; et vous pouviez vivre tant d'années encore pour la France et pour moi ! »

Un mouvement général eut lieu. On apportait le saint Viatique ; le roi, soutenu par sa femme, le cardinal de Guise et le médecin Ambroise Paré, le reçut dévotement ; son dernier regard fut pour Marie, sa tête retomba en arrière, et il expira.

« Le roi est mort !... *Vive le roi !* » re-

tentit dans cette chambre où succombait, à peine âgé de dix-sept ans, un monarque si plein d'avenir. La foule s'écoula pour se rendre dans le salon de présence; et il ne resta du règne qui finissait qu'une veuve au désespoir, pressant convulsivement contre son sein le corps déjà livide du dernier roi de France. En ce moment, les cris et les acclamations qui saluaient l'avènement de Charles IX parvinrent à l'oreille de Marie.

« Voilà ce qu'ils voulaient, murmura-t-elle; voilà pourquoi tu es là, étendu sans vie, toi leur maître, ou qui aurait bien su le devenir. »

Une porte dérobée s'ouvrit, le cardinal de Guise, oncle de la veuve, parut.

« Venez, Marie! lui dit-il; ici tout est fini pour vous; sauvez votre dignité royale, ne l'exposez pas à la malignité de vos ennemis. »

Marie éplorée résista quelques instants; puis se pencha pour déposer un dernier baiser sur le front glacé de son jeune époux; en ce moment la lueur de plusieurs lumières inondant la chambre mortuaire, lui montra la confrérie des pénitents qui se rangeait en silence autour du lit royal et commençait les prières des morts. A cette vue, elle tomba presque insensible; son oncle l'entraîna, et la déposa dans les bras de ses femmes.

Quelques jours se passèrent. Marie, plongée dans la douleur, ne recevait que de rares visites de ses oncles, les princes de Lorraine et le cardinal de Guise. Un matin, Catherine se fit annoncer. La jeune reine la reçut debout et avec un profond respect. Médecis fixa les yeux sur elle quelques minutes, car telle était son habitude; elle semblait sonder ainsi la pensée de ceux auxquels elle allait adresser la parole.

« Ma fille, dit-elle enfin, on nous apprend que votre santé se détruit dans des veilles continuelles : vous souffrez; le manque d'air de ces appartements drapés de noir, dans lesquels vous vous obstinez à

vous enfermer, vous serait fatal. Nous sommes responsables envers vos sujets d'Écosse comme envers toute l'Europe de votre précieuse existence; sur ce, nous exigeons que vous vous rendiez à Reims, où l'air pur de la Champagne vous remettra promptement; et nous songerons ensuite à ce qu'il conviendra de faire pour remplir le souhait que vous avez manifesté un peu prématurément, de retourner en Écosse. Vos femmes ont reçu l'ordre de faire les apprêts de votre départ, et je pense que vous nous saurez gré d'avoir ainsi prévu tout ce qui pouvait vous être convenable. »

Catherine se leva sans attendre de réponse. Marie, stupéfaite de cette soudaine intimation, s'aperçut qu'elle était restée debout sans avoir reçu l'invitation de s'asseoir. Reprenant sa présence d'esprit :

« Madame! dit-elle à la reine-mère, qui se retirait, permettez-moi de faire observer à votre majesté qu'en quittant ce palais, où, moi aussi, j'ai commandé en reine de France, il ne me convient pas, comme reine d'Écosse, d'habiter un autre lieu que le palais de mes ancêtres, et que je désire retourner dans mes états sans séjourner dans aucune autre demeure.

— Je regrette, ma fille, qu'il ne soit pas en mon pouvoir de vous accorder votre demande; je vous avais exprimé un désir, maintenant je dois vous déclarer que telle est la volonté du roi et de son conseil.

— Madame, le roi est bien jeune pour prendre de lui-même une détermination de cette nature; et si je m'en souviens bien, vous laissez peu de latitude à vos fils pour leur libre arbitre.

— Puisque votre majesté en est si convaincue, elle ne prendra donc pas la peine de lutter contre cette volonté, ce qui compromettrait inutilement la dignité de la sienne propre. Vous êtes jeune, Marie; notre expérience maternelle doit vous éviter le scandale de toute démarche inconvenante; l'indécence d'un prompt départ pourrait mettre en doute l'affection que

vous paraissiez témoigner à votre époux, notre bien-aimé fils, et faire supposer que vous êtes impatiente de disposer de votre liberté.

— Ma vie passée, madame, exempte de reproche et de soupçon, me défendra de toute interprétation méchante. J'ai témoigné le désir de retourner dans mes états ; maintenant je déclare aussi que telle est ma volonté. Mes oncles se rendont mes interprètes devant le roi et son conseil.

— Marie d'Écosse n'a pas ici l'autorité de reine douairière ; mais la nièce des ducs de Lorraine a droit, comme princesse de cette maison, aux égards de la cour de France. »

Catherine de Médicis salua de la main et se retira.

Marie était restée interdite ; car elle s'avouait l'inutilité de toute protestation contre la volonté de la reine-mère et le danger de l'irriter. La portière de sa chambre se leva doucement, et une jeune femme en pleurs vint se jeter à ses pieds.

« Tu le vois, ma pauvre de Vouglé, lui dit Marie, elle me chasse de ce palais, elle m'exile à Reims. Je suis prisonnière là où j'ai commandé en souveraine, et je n'ai aucun moyen de me soustraire à cet ordre arbitraire.

— Ma bonne maîtresse !... cédez, oh ! cédez à la reine Catherine ! Elle vous briserait, voyez-vous, malgré le lien qui vous unit, ou plutôt, ajouta-t-elle, en baissant la voix, à cause de ce lien. Vous le savez, madame, mon frère, le noble Montgommery, est en but à ses persécutions ; malgré le pardon de Henri II mourant, malgré la promesse solennelle qu'elle lui fit d'être clément envers mon malheureux frère, sa vengeance le poursuit en tous lieux. Pour le sauver j'ai accepté d'indignes conditions, que je n'ai même pas eu la loyauté de remplir. Je suis devenue l'instrument de Médicis, son espion ! ajouta-t-elle en se tordant les bras. Attachée à votre service particulier, je devais lui rendre compte de toutes vos actions.

Pardonnez-moi, majesté ; j'ai été traître envers vous, traître envers Médicis... je tremblais pour mon frère... je me suis avilie sans l'avoir sauvé !

— Pauvre femme ! dit Marie, posant sa main sur l'épaule de la comtesse, qui embrassait ses genoux, pauvre femme ! que tu as dû souffrir... car je t'aimais bien... Va !... je te pardonne, tu es trop malheureuse pour être réellement perfide... Allons à Reims, ajouta-t-elle en soupirant, et que Dieu nous soit en aide ! »

Élisabeth régnait en Angleterre. Sans avoir jamais vu Marie Stuart, la connaissance qu'elle avait des perfections de cette jeune reine excitait en elle une jalouse haine. Tenue fidèlement au courant de ce qui concernait Marie, la reine d'Angleterre saisissait toutes les occasions d'entraver les projets contraires à ses intérêts d'amour-propre ou à ses desseins politiques ; elle était trop habile pour ne pas savoir que ses droits au trône étaient contestables ; fille de Henri VIII et d'Anne de Bolein, mariage assez illégal ; restée flétrie par l'arrêt d'illégitimité, lorsque celui qui avait frappé sa sœur aînée avait été révoqué, Élisabeth savait bien que les droits de Marie Stuart, seul rejeton de la branche aînée des Tudors, étaient redoutables pour elle. Aux craintes que lui inspirait cette dangereuse concurrence se joignait la conscience de la supériorité de sa rivale, comblée de tous les dons de la jeunesse, de la beauté, de l'esprit et du cœur. Élisabeth était laide, elle avait les cheveux roux, la taille sans élégance. Son éducation toute pédantesque donnait à ses discours un cachet scolastique ; elle s'appliquait souvent à les rendre inintelligibles pour embarrasser ses auditeurs, et se ménager au besoin la possibilité de revenir sur leur signification. Élisabeth voulait paraître très-instruite ; mais Marie l'était réellement.

A la nouvelle de la mort de François II, la reine d'Angleterre écrivit à Catherine de Médicis une lettre de condoléance ; elle

terminait cette lettre en laissant entrevoir la possibilité de concessions importantes, vivement désirées par le cabinet français, si la reine Catherine pouvait empêcher ou au moins retarder le retour de Marie Stuart dans ses états, d'où, ajoutait-elle, son esprit d'intrigue ne tarderait pas à troubler la paisible tranquillité du gouvernement anglais. Le but réel de cette lettre s'accordait trop bien avec les dispositions malveillantes de Médicis envers sa belle-fille pour ne pas produire tout l'effet qu'Élisabeth en désirait. Médicis résolut de donner une couleur politique et morale à la conduite qu'elle devait tenir avec la jeune reine, tout en satisfaisant sa haine particulière. Le tort de Marie Stuart était d'avoir été reine de France pendant l'espace d'un an et cinq mois ; durant lequel temps la Cour avait laissé la veuve de Henri II dans le plus complet isolement, et s'était proternée devant la nouvelle reine, l'entourant de toutes les adorations refusées à la froide et sombre Médicis ; et dans cet abandon Médicis avait vu un outrage dont Marie lui semblait et la cause et l'auteur.

Reléguée à Reims, la jeune reine d'Écosse habita une simple résidence, propriété du domaine royal ; sa maison fut réduite à peu de gens, presque tous vendus à Catherine. En vain Marie avait-elle engagé ses oncles à protéger ses intérêts, la dévorante ambition des princes de Lorraine leur fit préférer de cultiver la faveur du roi et de sa mère, en négligeant leur nièce, ou au moins en paraissant la négliger.

Les premiers temps du deuil de Marie se passèrent dans cette retraite ; elle ne remarqua pas d'abord combien on avait restreint ses actions ; mais son caractère, naturellement vif et enjoué, ayant repris le dessus, elle résolut de se former une petite Cour pour chasser l'ennui qui commençait à la gagner. Aussitôt une lettre de l'austère Médicis vint la réprimander, en lui remettant sous les yeux le tableau des souffrances et de la mort de son jeune époux,

et l'injure qu'elle faisait à sa mémoire en s'efforçant de se consoler. Marie pleura amèrement, se croyant en effet coupable d'ingratitude. Elle répondit respectueusement à la reine-mère, qui lui envoya le sous-prieur des Dominicains, don Antonio del Campo, chargé de diriger la conscience de sa belle-fille, et de l'éclairer sur l'imprudence des démarches qu'elle pourrait faire.

La chaleur étant devenue excessive, Marie désira que les tentures noires de son appartement fussent enlevées ; Don Antonio objecta le respect dû à l'austérité du deuil royal ; les tentures furent laissées, quoiqu'elles interceptassent le peu d'air qui pénétrait dans son oratoire.

Selon les règles du deuil, la jeune reine avait peu à peu diminué la sévérité de son costume, tâchant de la concilier avec le goût et l'élégance qui la distinguaient si éminemment. Son confesseur exigea le sacrifice de toute parure, et la jeune veuve s'y soumit.

La veille de l'Assomption, Marie était souffrante, étendue sur une chaise longue. A ses pieds, la comtesse de Vouglé agitait devant sa royale maîtresse un éventail de plumes de paon. La parure élégante de la jeune comtesse contrastait avec la simplicité puritaine de celle de la reine.

« Pauvre de Vouglé, lui dit Marie, tu as osé enfreindre la règle de notre cloître : si le père Antonio te voit, il pourra bien t'envoyer changer de toilette.

— Il m'a vue, madame ; je lui ai demandé la permission de me parer aujourd'hui en l'honneur de votre bienheureuse patronne, et il m'a répondu que la sévérité de la défense ne regardait que votre majesté. »

La reine tressaillit... toute la fierté du sang royal écossais se réveilla en elle, et, comme une jeune lionne, elle bondit sur ses pieds : « Cette règle ne regarde que moi !... s'écria-t-elle. Mais, je suis donc prisonnière ici?... Moi, reine par ma nais-

sance, par mon droit, suis-je donc en effet captive de la Cour de France ? Faites appeler don Antonio ! »

Le religieux entra.

« Mon père, lui dit-elle d'un ton impérieux, je veux savoir nettement ce qu'il faut que je pense de ma position dans cette maison. Suis-je bien Marie Stuart, reine régnante d'Écosse, passant ici les premiers temps de son veuvage, par sa libre volonté, et par attachement pour la France, dont elle fut aussi la souveraine ? Répondez-moi, mon père ! »

Le religieux s'inclina.

« Je ne puis, madame, résoudre une question faite dans un but politique; veuillez vous adresser à notre gracieuse reine. »

Marie formula par écrit la même question à sa belle-mère, y ajoutant la demande positive de son renvoi dans ses états. Médicis lui répondit que la veuve de son bien-aimé fils, François II, était un dépôt confié à sa tendresse, que la grande jeunesse de Marie Stuart et la vivacité de son humeur exigeaient qu'on s'occupât du soin de sa réputation; qu'elle était bien en effet reine d'Écosse, mais qu'il importait à la sûreté de sa précieuse existence que les troubles existant dans son royaume fussent calmés avant d'y permettre son retour.

La jeune reine froissa cette lettre dans ses mains. Elle écrivit à ses oncles, alors engagés dans les interminables guerres qui signalèrent cette époque. Le cardinal seul lui répondit; il l'exhorta à la patience et à la soumission envers la reine Catherine, et ajouta que lorsque le temps propice à son départ serait arrivé, lui-même se ferait un bonheur de l'accompagner dans son voyage.

L'histoire nous apprend à quelles extrémités l'ambition des Guise osa parvenir : leur sœur était fiancée au roi de France; il importait à leurs vues de ménager l'orgueil de Catherine; d'ailleurs, la vie de Marie ne courait pas un danger réel, parce qu'en effet sa mort était inutile. Cette certitude

leur fut suffisante pour s'abstenir de toute démarche en faveur de ses réclamations.

La reine Marie Stuart était d'une bonté parfaite; mais, dans l'impuissance de lutter contre ses oppresseurs, l'enjouement de son esprit la portait souvent au sarcasme, arme toujours dangereuse, et dont les plaies se cicatrisent plus difficilement que celles du fer et du feu.

On sait que Médicis se faisait sans cesse accompagner des plus belles femmes de la Cour, qu'elle encourageait à exercer leurs séductions sur ceux dont il lui importait de connaître les secrets. On nommait cet entourage royal *l'escadron volant de la reine*. Marie s'égayait souvent aux dépens de Catherine, et il lui arriva de dire : « Notre gracieuse belle-mère a fait un pacte avec Satan; mais il n'eût pas voulu acheter son âme, si pour le dédommager elle ne lui eût livré celles de son escadron volant. » Ce propos fut certainement répété à Médicis par les espions de Marie.

La jeune reine avait inutilement témoigné le désir de monter à cheval, exercice dans lequel elle excellait. Le père Antonio s'y était toujours opposé, alléguant l'étiquette du deuil. Il se relâcha tout à coup de sa sévérité, et un superbe cheval fut amené à Marie. Madame de Vouglé, M. de Châtelleraut et un jeune page devaient accompagner la reine. A peine dans la campagne, un hennissement se fait entendre au loin. Le cheval de Marie lui répond, s'anime et ne supporte qu'impatiemment le frein. La reine montait parfaitement; elle chercha avec prudence à réprimer l'impétuosité de son cheval. M. de Châtelleraut, placé à son côté, la conjura de vouloir bien changer de monture avec lui; mais sa majesté le remercia en souriant, et pour faire ses preuves de bonne écuyère, elle rendit un peu la bride à l'animal fougueux, qui, bondissant, la crinière au vent, les narines fumantes, s'élança dans l'espace. Marie, ferme sur sa selle, se maintenait, lorsqu'à deux cents pas environ elle aperçut les eaux de la

Marne, vers laquelle son coursier paraissait se diriger... la main de la jeune reine devenait trop faible pour arrêter l'animal, que les cris poussés par l'escorte animaient plus encore... il butta contre une souche et tomba... Marie, qui avait conservé un admirable sans-froid, prit le temps, se jeta du côté opposé, et en fut quitte pour quelques contusions... Le cheval, blessé, ne se releva plus... On sut que c'était un présent de Catherine de Médicis.

Un jour, des envoyés anglais arrivèrent de la part d'Élisabeth pour presser Marie de ratifier un traité fait par la régence d'Écosse dans des circonstances difficiles, et tout à l'avantage de l'Angleterre. Marie répondit que depuis la mort de François, ses oncles lui avaient refusé leurs conseils, afin qu'on ne pût dire qu'ils intervenaient dans aucune matière politique, mais qu'à son retour dans son royaume, elle prendrait l'avis de l'assemblée des États, et adopterait ce qui serait jugé raisonnable.

Ce refus irrita Élisabeth ; elle laissa échapper des expressions qui trahissaient sa malveillance envers la reine d'Écosse, ce qu'on eut grand soin de reporter à Marie. Un nouvel envoyé arriva, et lui représenta que son absence et sa grande jeunesse ayant rendu une régence indispensable, sa signature aux actes de cette régence était seulement nécessaire. Marie Stuart fit aussitôt éloigner les personnes de sa maison, disant : « J'agis ainsi, mylord, parce que, dans le cas où, comme la reine d'Angleterre, je ne pourrais commander à mon caractère et mesurer mes paroles, je ne veux avoir qu'un petit nombre de témoins. Votre maîtresse me reproche ma jeunesse, c'est un défaut dont elle s'est corrigée, et dont avec l'aide de Dieu je me corrigerai aussi : mais elle pourrait m'accuser de folie si, jeune comme je le suis, sans époux et sans conseil, j'agissais avec légèreté. *My lord, je ne ratifierai pas ce traité.* Je suis venue en France malgré

Édouard IV, roi d'Angleterre ; je retournerai en Écosse malgré sa sœur. Si elle le veut, elle trouvera en moi une tendre parente et une bonne voisine ; car je n'ai nulle intention d'intriguer avec les mécontents de son royaume, comme elle intrigue pour bouleverser le mien. »

Lord Murray, fils naturel de Jacques IV, frère de Marie, lui avait adressé jadis le comte de Châtelleraut. Depuis le veuvage de la reine il lui était resté attaché comme seul gentilhomme de la chambre. Cette fonction lui donnait le droit de lui présenter son bras, sur lequel elle s'appuyait pour se promener ou monter à cheval. Le comte était bien fait de sa personne, spirituel, aimable ; mais il cachait sous ces dehors un ambition profonde. Il conçut le projet d'amener la reine d'Écosse, soit par les services qu'il lui rendrait, soit par les imprudences qu'il lui ferait commettre, à ne pouvoir lui refuser la récompense qu'il saurait lui imposer.

Les soins empressés du comte excitèrent enfin l'attention de Marie ; elle en plâta avec la comtesse de Vouglé ; mais n'y mit aucune importance, habituée qu'elle était aux adorations de la Cour de France.

Les lords Morgan et Pagès, qui administraient en Écosse les domaines de Marie, arrivèrent auprès d'elle, chargés du triste soin de lui annoncer la mort de sa mère. A la vue de leur reine reléguée dans une petite ville, sans un insigne de son rang, réduite à l'état de maison du plus pauvre vassal de la Cour de France, les deux seigneurs versèrent des larmes de douleur et d'humiliation. S'apercevant des respectueuses attentions du comte de Châtelleraut pour Marie, ils lui en témoignèrent de la reconnaissance, et, de concert avec lui, formèrent le projet d'enlever leur reine et de la rendre à son pays. Châtelleraut voulait bien la délivrer, mais dans le but de devenir son époux, et non par aucun sentiment généreux, il résolut de s'expliquer nettement avec elle. Si son projet était

accepté, la reine se trouvait engagée et même compromise; s'il était refusé, elle rentrerait sous la domination qu'il exerçait sur elle par l'ordre exprès de Catherine.

La témérité du comte fut accueillie comme elle devait l'être. Marie l'accabla de tout son mépris, et lui déclara que c'était à la face des nations qu'elle quitterait le royaume de France, non en fugitive, mais en souveraine. Les lords Morgan et Pagès, tout en blâmant sévèrement Châtelleraut, supplièrent Marie de ne pas dédaigner leur projet de fuite; et à son insu préparèrent les moyens de l'arracher à sa captivité.

Soit imprudence, soit perfidie, le complot fut découvert, et Catherine, pour donner le change aux nombreux partisans que l'intéressante jeune reine conservait encore à la Cour de France, attribua à une intrigue d'amour le but de ce complot, auquel Marie avait été réellement étrangère.

L'orgueil des Guises, vivement blessé, fit ce que n'avait point fait leur affection. Ils demandèrent que leur nièce fût confiée à leurs soins. Le duc d'Aumale vint chercher Marie Stuart et l'accompagna à Nancy, où elle passa l'hiver, libre enfin d'exercer ses goûts et ses talents au milieu de la famille de sa mère. Enfin le duc de Guise croyant nécessaire à ses plans de rendre Marie à ses sujets, obligea Catherine de consentir à ce départ; ce qu'elle fit avec son hypocrisie accoutumée.

Marie écrivit à Élisabeth, et lui demanda loyalement le passage dans ses états. Élisabeth, avec des expressions offensantes, la refusa, sous prétexte que la présence de la reine d'Écosse pourrait servir à exciter des troubles en Angleterre.

À la nouvelle du prochain retour de Marie Stuart en Écosse, les mécontents de ce royaume, à la tête desquels était son propre frère, lord Murray, adressèrent à Élisabeth une requête pour l'engager à se saisir de Marie à son passage dans le détroit. La reine d'Angleterre équipa promptement

une flotte, sous prétexte de croiser contre des pirates. La jeune reine soupçonna la vérité, avança subitement l'époque de son voyage, et fit à la famille royale de France des adieux qui furent reçus avec des démonstrations de tendresse dont elle apprécia parfaitement la valeur.

Le 15 août 1562, jour de l'Assomption, Marie Stuart entendit la messe à Calais. Elle supplia sa patronne de la recevoir sous sa protection immédiate; puis, après le service divin, accompagnée de trois de ses oncles et de plusieurs nobles français et écossais, elle s'embarqua.

Le temps était beau. Debout sur le pont, aussi longtemps que la côte fut en vue, elle fixa les yeux sur cette terre où elle avait vécu depuis son enfance et régné en reine. Alors, lui tendant les bras, elle dit : « Adieu! France bien aimée!... adieu! » Puis elle fondit en larmes dans les bras de la comtesse de Voulgé.

Vers le soir, voyant le soleil se plonger dans les flots, elle s'écria : « Soleil de France! adieu!... Plus de ciel d'azur pour la triste Marie! »

La comtesse lui ayant apporté son luth, dans l'espoir de la distraire, elle chanta de sa voix si pure et si suave la délicieuse romance : *Adieu, playsant pays de France*, dont les paroles et la musique attestent la supériorité de ses talents comme poète et musicienne.

Le lendemain, un brouillard épais s'étant élevé, l'amiral anglais traversa, sans la voir, au milieu de la petite escadre de la reine d'Écosse, et le quatrième jour, après avoir passé constamment des émotions de la crainte à celles de l'espérance, Marie débarqua sur la terre de ses ancêtres. Comme elle était arrivée quinze jours avant le temps prescrit, on n'avait fait encore aucun préparatif pour la recevoir; mais toute la population se précipita en foule vers Leith, où elle avait abordé, afin de témoigner sa fidélité à sa jeune et belle souveraine. Heureuse d'un tel accueil, elle entra dans

sa capitale, montée sur un élégant palefroi, au milieu des cris de joie de ses sujets. Ce jour d'un véritable triomphe, d'un bonheur sans mélange d'inquiétude, fut le seul que sa destinée lui préparât sur cette terre que

deux ans d'exil et d'humiliation lui avaient fait si vivement désirer... et qui devait lui être si ingratel

M^{me} LAURE PRUS.

SOCIÉTÉ DES CRÈCHES.

Cette séance annuelle avait attiré dans la salle *Sainte-Cécile* une foule nombreuse; des jeunes gens à la tournure distinguée, portant au bras une écharpe de soie violette, recevaient les personnes invitées. On remarquait sur l'estrade M. de Falloux, ministre de l'instruction publique; M. Dupin, procureur général près la cour de cassation; M. l'abbé Coquerneau et M. le pasteur Coquerel.

M. Dufaure, président de la Société des crèches, a ouvert la séance par un discours qui a excité une profonde émotion et d'unanimes applaudissements; je vais vous en extraire quelques passages.

Après avoir rappelé qu'une nouvelle devise a été proclamée en France : « Mais vous, mesdames et messieurs, ajouta-t-il, vous aviez déjà adopté cette devise que la France a inscrite sur son drapeau : *Fraternité* ! Vous en faisiez depuis trois ans la plus ingénieuse et la plus touchante application.

« C'est que la politique intelligente n'a pas, ne peut avoir d'autres règles que celles qui sont écrites dans tous vos cœurs par la loi chrétienne : respect, attachement, dévouement de l'homme pour l'homme, pour cette créature que Dieu a faite à son image, qui est destinée, comme chacun de nous, quels que soient son rang et son âge, à espérer, à craindre, à aimer, à pleurer, à mourir... Objet d'autant plus digne d'intérêt et d'affection, qu'il est plus faible, plus impuissant et plus délaissé.

« A toutes les époques, et de nos jours peut-être plus que jamais, des esprits mal-faisants se sont imposé la tâche de signaler les inégalités que la Providence a mises entre ses enfants, pour en faire sortir des motifs de division et de discorde; ils ne songent à celui qui souffre que pour rechercher au fond de son âme ces deux mauvaises passions, la vanité et la cupidité, et pour le pousser à toutes les haines de l'envie contre celui qui souffre moins que lui; en excitant le pauvre contre le riche, ils tendent à allumer une guerre qui ne pourrait finir que par la destruction de la société humaine. Rendons grâce aux hommes qui combattent ces funestes déclamations par les actes de la fraternité la mieux entendue, qui s'efforcent d'adoucir toutes les inégalités sociales, et de diminuer par le dévouement et la charité la distance qui sépare le pauvre du riche; ils font acte de bons chrétiens, c'est leur premier mérite; mais qu'ils ne dédaignent pas le second : ils font aussi acte de bons citoyens.

« Je ne sais s'il est une institution qui, plus que la crèche, soit empreinte de ce noble sentiment de fraternité.

« Vous voyez un homme, votre semblable, malheureux et qui sait vous peindre son malheur; vous êtes touchés, vous lui ouvrez votre bourse, vous vous dépouillez de vos vêtements pour l'en revêtir; votre acte est excellent et ne saurait être trop loué.

« Cependant, vous recherchez involon-

tairement les causes de sa misère, vous reconnaissez que, dès son enfance, il n'a pas été préparé à supporter les épreuves de la vie, vous comprenez que la sympathie de ses frères aurait dû s'exercer pour lui plus tôt, et qu'il est bon de s'occuper de bien élever l'enfant, pour dispenser l'homme fait de demander l'aumône. De là l'école dans tous ses degrés, inventée par la charité, mais devenue une grande institution publique.

» Avant de passer sous les leçons et la discipline d'un maître, l'enfant pouvait avoir reçu des personnes près desquelles il avait vécu, des circonstances au milieu desquelles il s'était trouvé placé, des impressions qui pouvaient être mauvaises et le rendre réfractaire aux leçons de l'école : on lui a ouvert l'*asile*.

» Mais, à mesure que l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que l'œuvre de la charité ne sera complète que lorsqu'elle remontera aux premiers jours de l'enfant pour s'occuper de lui. C'est alors qu'il est le plus exposé à toutes ces influences physiques qui le condamnent à une mort prématurée, ou à toute une vie d'infirmités et de langueur. Quiconque a observé avec attention et amour un enfant au berceau, a remarqué sans peine les immenses progrès que fait chaque jour sa jeune intelligence, et s'est rendu compte de la puissance des premières impressions qu'il reçoit. Que deviendra-t-il ? qu'éprouvera-t-il ? à quel sort est-il réservé si sa mère est une pauvre ouvrière, obligée d'aller gagner hors de chez elle le pain qui lui donne la force de le nourrir, et l'abandonnant, soit seul, soit à une voisine peu attentive, soit à un autre enfant presque aussi faible et aussi imprévoyant que lui ? Quels services ne rendent pas, et à l'enfant et à la mère, les personnes dévouées qui soignent son enfant pendant qu'elle travaille, et le lui rendent à la fin de la journée joyeux et bien portant !

» Ainsi, dans l'école vous préparez l'en-

fant à devenir un homme estimé, un citoyen utile ; dans l'*asile* vous le préparez à devenir un écolier sage, intelligent et laborieux ; préparez-le par la *crèche* à entrer pur, sain, vif, gai, vigoureux à l'*asile*, prenant soin toujours de ménager, de maintenir, de réchauffer le sentiment maternel, et de fortifier autant qu'il sera en vous le plus grand principe de moralité qui puisse vivre au cœur de l'enfant : l'amour et le respect de sa famille.

» Quelle que soit votre position dans ce monde, riches ou pauvres, accordez vos secours, vos soins, vos prières à ces berceaux si touchants, où, sous une surveillance toute maternelle, cinquante ou soixante enfants pauvres sont élevés à l'abri des accidents qui auraient menacé la santé de leur corps et la pureté de leur âme.

» Si le ciel vous a donné le trésor d'une jeune famille, apprenez à vos propres enfants à devenir les patrons, les protecteurs de ces faibles créatures que la crèche renferme ; après tout, leur âge est à peu près le même ; ce sont les compagnons qu'ils doivent avoir dans le voyage qu'ils commencent sur cette terre, et s'ils ne le comprennent pas encore, comprenez pour eux combien il leur importerait que leurs compagnons de voyage fussent leurs égaux par l'activité, le bien-être et la vertu. »

Je m'aperçois, mesdemoiselles, que je vous ai cité presque tout le discours de M. Dufaure ; mais le moyen de s'arrêter au milieu de si bonnes et de si belles choses !

Ensuite M. Marbeau, le plus ardent protecteur des crèches, est venu recommander cette bienfaisante institution. « L'élève de la crèche, dit-il, aime sa mère et en est plus aimé que celui qui revient de nourrice, plus que celui que sa mère laisse en souffrance pendant les heures de travail. La mère dort mieux, travaille mieux, est plus propre, moins grondeuse, beaucoup plus attentive aux besoins de

l'enfant et du ménage. Le père, lui-même, s'améliore au contact de cet enfant qu'il aime d'autant plus qu'il le voit mieux portant, moins gênant, plus propre et plus affectueux.

» La *crèche* pose les premières assises de la santé, de la moralité; l'*asile* continue l'éducation et commence l'instruction; mais le mal se prend à l'*école* et s'aggrave dans l'*apprentissage*. L'éducation populaire, il m'est pénible de l'avouer, n'est pas assez religieuse, pas assez morale pour former de bons fils, de bons époux, de bons pères, ni de bonnes mères capables de bien élever leurs enfants. Rendons à l'esprit religieux sa puissance moralisatrice,

et nous verrons peu à peu les idées se rectifier, l'ordre moral se rétablir, et la sécurité, le travail, la prospérité reparaître.

» Et vous, mesdames, qui avez organisé, dirigé, surveillé les crèches avec un zèle, un dévouement, une persévérance que Dieu seul peut récompenser, continuez à perfectionner votre œuvre de prédilection jusqu'à ce qu'elle réunisse toutes les qualités de la mère la meilleure, la plus attentive et la plus intelligente. »

Après ce touchant discours M. Émile Deschamps s'est levé, et avec cet esprit et ce bon goût qui le caractérisent, il est venu lire cette pièce de vers que cette fête annuelle lui avait inspirée :

Oh! qui peut faire un pacte avec la destinée!...
 Dans sa mobilité constamment obstinée,
 La verra-t-on, le soir, ce qu'elle est au matin ?
 Savons-nous rien, sinon que tout est incertain ?
 Le miroir trompe et change, ainsi que le visage!

Que voulez-vous? La vie est comme un paysage
 Qui fuit, se transformant à l'œil du voyageur.
 C'est la lune : tantôt, dans sa pleine largeur,
 Sur le bord d'un nuage elle s'arrête... et passe,
 Comme le front d'un spectre égaré dans l'espace;
 Tantôt, frêle croissant, elle se penche aux yeux,
 Comme un vaisseau d'argent échoué dans les cieus;
 Ce soir, c'est une reine, écartant tous ses voiles,
 Qui rassemble autour d'elle et tient sa cour d'étoiles;
 Hier, morne et sanglant, son disque avait surgi,
 Comme un grand bouclier dans les forges rougi;
 Et demain elle aura, loin du ciel effacée,
 Caché sa honte, ainsi qu'une épouse chassée...
 Telle est la vie, avec ses retours inconstants,
 Depuis le péché d'Ève, et surtout dans nos temps,
 Où, du monde en péril accumulant les phases,
 Dieu laisse au vieux chaos en secouer les bases...
 Pourquoi le Mal tantôt vaincu, tantôt vainqueur?
 Mystères!... Adorons; et vivons par le cœur,
 Vivons par la vertu, vivons par la pensée;
 Triple don, négligé de la foule insensée

Force, amour et lumière, humaine trinité :
Symbole temporel de la Divinité !

En vain sous tous les cieux l'esprit, qui s'émancipe,
Croit abolir le Mal ; le Mal est un principe
Comme le Bien : il est. — Donc, ne nous flattons pas
Qu'au jour de la raison jamais il se dissipe.
Combattons-le pourtant corps à corps, pas à pas :
A telle heure, en tel lieu que l'ennemi se montre,
Armés et résolus, il faut qu'il nous rencontre ;
Dans un cercle amoindri dès lors il se débat,
Et, reculant toujours, il arrive à la honte.
Si l'on ne détruit pas les poisons, on les dompte ;
La victoire est au prix d'un éternel combat.

Or, l'antique misère est une maladie
Née avec le corps social.
Chaque siècle, depuis vingt siècles, étudie
Ce grand fléau primordial ;
A son intensité chaque état remédie ;
Mais l'extirper ! comment ? — La science agrandie
Est petite devant ce problème idéal...
Toutefois, voyons l'homme aborder le fantôme :
Là, ses lois, attaquant de front chaque symptôme,
D'une habile ou puissante main
Refoalent, jour à jour, la misère rétive ;
Là, s'avancant au but par un autre chemin,
Le luxe, aumône préventive,
Escompte noblement l'aisance productive
A ceux qui souffriraient demain.
C'est alors que, le soir, à sa table frugale,
Libre et maître chez lui, l'honnête travailleur
Dit, caressant des yeux sa famille inégale :

« Le pain qu'on gagne est le meilleur ! » —
Mais, par tous les secrets dont le cœur sent l'urgence,
Quand l'État aura pu, fier de biffer son nom,
Conjurer, assister, pourchasser l'indigence,
De tant d'armes blessée, en mourra-t-elle ? Non !

L'aveugle déraison, le vice, autre folie,
Les nobles dévouements aussi, tout multiplie
Des pauvres imprévus, dont la variété,
Du Bien officiel défiant les systèmes,

N'entre point dans leur cercle exact et limité!...
Malheurs originels, dépourvus de baptêmes,
Espérez!... il vous reste encor la charité!
Oui, ces fléaux cachés qui, sans jamais s'éteindre,
Dévorent tant de cœurs, sous leur peine abattus,
Ces larmes, que nos lois ne savent pas atteindre,
N'échapperont point aux vertus.

La charité? Les uns disent : C'est une prime
Aux fainéants; ceux-là : C'est une injure. — O fleur
Dont le céleste miel sur tous les maux s'exprime,
Ils demandent qu'on te supprime...
Qu'ils suppriment donc le malheur!

.....
Toi, France! arbre géant, qu'en vain l'orage émonde,
Tu parais dans l'histoire, agitant sur le monde
Le sceptre de la guerre ou la palme des arts.
Mais c'est peu de ce double éclat qui te décore,
Par le droit des bienfaits tu sais régner encore,
Et celui-là t'élève au-dessus des hasards. —
S'il est, sous quelque zone, incendie ou famine,
Ou déluge, un fléau tombé sur les humains,
Ta prompte sympathie, ô France, n'examine
Ni races ni climats pour ouvrir tes deux mains;
Et n'importe qui souffre ou ce qui périclité,

Ton aumône cosmopolite
Au devant du malheur court par tous les chemins. —
Si la tempête, au nord comme au sud familière,
Tonne sur un procrit..., Dieu peut te l'envoyer :
France, tu fus toujours la grande hospitalière;
Ton chêne tend ses bras au lierre;
L'Exil, moins orphelin, se chauffe à ton foyer.

Eh bien ! toi que jamais la plainte n'importune,
Redouble de pitié. — Ce n'est plus aujourd'hui
L'étranger fugitif, la lointaine infortune,

Qui réclament ton saint appui;
Le mal te frappe au cœur; ce sont tes enfants mêmes,
Souffrant dans tes cités, souffrant dans tes hameaux;
C'est ta chair, c'est ton sang, qui crie : « Ah! si tu m'aimes,
Vois l'abondance de mes maux! »

Comme ferait un aigle avec ses propres serres,
Toi-même as, de tes mains, élargi tes ulcères!...
Versons-y donc à flots le baume bienfaisant;

Et jurons tous, instruits par l'exemple présent,
De sceller, entre nous, une chaîne éternelle
D'ardente charité, d'union fraternelle ;
Et Dieu, qui tient en main le futur jugement,
Au livre du pardon inscrira ce serment !

Dans cette œuvre d'amour, notre sainte défense,
Pour nous porter bonheur, commençons par l'enfance.

Pauvres anges, petits amis,
Vous n'offensez personne, et le sort vous offense ;
Vous éprouvez le mal, vous, sans l'avoir commis...
Vos douleurs, vos chagrins, dans le monde où nous sommes,
Accuseraient le ciel et feraient blasphémer,
Si ce n'était l'école où s'instruisent les hommes,
Et puis, une raison de plus pour vous aimer.

Ah ! cet amour n'est point chimère !
La Crèche, du foyer prolongeant les douceurs,
De la famille absente image intérimaire,

A chacun vous prête une mère,
Et vous improvise des sœurs.
Nos dames font le bien et savent le bien faire ;
C'est un de leurs plus doux attrait,
Et le divin plaisir que leur âme préfère.
Cependant, tout plaisir exige... quelques frais ;
Et l'on peut ici, grâce à nos charmants apôtres,
Prendre sa part de l'un en prenant part aux autres.
Ma voix n'aurait en soi ni charme ni pouvoir ;
Mais, comme étant l'écho des voix les plus capables
Et de séduire et d'émouvoir,
Elle a droit de prétendre à des succès palpables...
Et c'est ce que nous allons voir.

Lorsque la salle eut cessé de retentir du bruit des applaudissements que méritaient ces beaux vers si bien pensés, si bien dits, des dames élégantes, conduites par les mêmes jeunes hommes qui portaient au bras des écharpes violettes, ont parcouru entoussens la salle Sainte-Cécile, présentant une bourse de quêteuse, et recevant de chacun l'offrande destinée aux crèches.

Après la quête, un concert a commencé, dans lequel on a entendu les plus célèbres artistes ; puis M^{lle} Rachel, secondée par M^{lle} Dina, sa sœur, a récité le rêve d'*Athalie* et la prière d'*Esther*. La farouche et superbe reine, l'humble et douce jeune fille, ont été représentées avec une égale supériorité par la célèbre tragédienne.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

MÉLANGES.

UN CARNAVAL A NAPLES.

Le carnaval de Naples n'est pas aussi renommé que celui de Rome ou de Venise ; mais il s'en faut pourtant qu'il soit dénué de charme et d'intérêt. La vivacité de la population napolitaine, sa physionomie animée, ses habitudes excentriques, se montrent à ce moment dans tout leur jour. (Par le mot carnaval, les Italiens entendent plus particulièrement les jours gras.) On touchait de près aux événements tragiques qui ont ensanglanté cette malheureuse cité, et pourtant rien alors ne semblait les faire pressentir. Les habitants de Naples se livraient sans contrainte à leur folle gaieté, à leur insouciance d'enfant. Ils n'avaient encore rien perdu de ce type particulier qui les distingue entre tous les peuples de l'Italie. Ils vivaient au jour le jour, à côté du volcan qui les menaçait sur leur sol miné, amoureux de soleil et d'air, des couleurs vives, et du bruit de la poudre, dont l'explosion est pour eux le signe le plus manifeste de la joie.

Les Napolitains estiment fort la bonne chère, il sont ingénieux à la créer et s'en vantent. A chaque époque marquante de l'année, à chaque commémoration d'un saint qui occupe au calendrier une place d'honneur, correspond un mets de circonstance, regardé comme obligatoire par chaque famille. — A Noël, c'est la capitone, énorme poisson de mer. — Au premier janvier, ce sont des gâteaux où se combinent savamment l'orange, le citron, la pigna, les pistaches, l'angélique, la pastafrolla, et tant d'autres dont j'ai perdu les noms.

Vers la fin du carnaval, c'est la pizza qui est en faveur : *pizza doce*, *pizza rustica*, à l'orge, à la crème, au jambon, avec des variantes sans fin ; mais, quel que soit le succès de la pizza, qu'on doit surtout manger chaude, au risque d'étouffer, la mascarade l'emporte, et le plaisir de la table n'est que secondaire à Naples pendant les trois jours solennels.

Le dimanche gras dont je parle (celui de l'année 1847) fut un jour privilégié. Les neiges, accumulées sur les montagnes, donnaient à l'air une vivacité pénétrante, tandis que le soleil colorait d'un rose tendre toutes ces blanches cimes, et jetait sur la mer paisible et sur la ville en fête ses reflets réjouissants. Aussi, toutes les maisons étaient-elles abandonnées, à l'exception de celles qui bordent, des deux côtés, la longue rue de Tolède, jusqu'au *Largo-Palazzo*, où se trouve la résidence royale. Là, toutes les fenêtres, ou plutôt tous les balcons, puisqu'à Naples il y a un balcon à chaque fenêtre, étaient remplis de figures enjouées, expressives, qui échangeaient des pantomimes animées avec les promeneurs, en attendant que les voitures remplies de personnes masquées ou parées vissent commencer le spectacle.

La foule était nombreuse dès le matin, et s'augmentait à mesure que le moment de la mascarade approchait. Les mots : « *esce il re* » (le roi sort), circulaient de bouche en bouche, et donnaient des ailes aux jeunes gens, des jambes aux vieillards.

C'est qu'il ne s'agissait pas seulement d'une simple promenade en voiture, c'était

plus qu'un échange de saluts, et des *evviva!* entre lui et son peuple. Ferdinand II devait sortir masqué, selon l'usage établi par ses prédécesseurs. Il allait prendre une part active aux plaisirs de la journée.

Ces mascarades de la cour ont pour les Napolitains une incroyable importance, et vraiment, à part leur côté puéril, elles ont quelque chose de bon et de touchant. On aime à voir la grandeur s'oublier ainsi dans les épanchements d'une joie partagée avec les plus humbles. Pendant les jours gras, un roi de Naples est vraiment le frère de ses sujets, il rit, il joue, il lutte avec eux de gaieté, de plaisanterie, de malice. Il fait sa partie dans la fête en acteur bien exercé qui se laisse prendre à la situation.

Il fut à peu près vers deux heures de l'après-midi que les équipages de la Cour sortirent du palais et vinrent se mettre dans les rangs des nombreuses voitures qui montaient la rue de Tolède jusqu'à la place *d'egli Studi*, pour descendre ensuite, en file inverse, jusqu'à leur point de départ.

Ferdinand était déguisé en pacha. Il portait un masque en fil de fer, pour préserver son visage de la grêle de dragées qui allait pleuvoir sur sa royale personne. Il tenait à la main un cornet d'acier ou de fer poli, qu'il agitant gaiement dans l'air; ce cornet était destiné à lancer la mitraille des *confetti* de plâtre sur les passants, sur les maisons, sur les palais.

Le char qui portait le monarque était de forme antique, et d'une dimension colossale; l'or s'y mêlait à de vives couleurs. Des guirlandes de feuillages l'entouraient de leurs festons; des faisceaux de drapeaux aux armes de Turquie le surmontaient.

Derrière ce char une voiture suivait, chargée de grands sacs remplis de munitions de guerre, c'est-à-dire de ces petites boules de plâtre qui jouent un si grand rôle dans les jours de folie.

Venaient ensuite la reine et ses enfants, les dames de sa maison et les *signori* de la ville qui ont accès à la Cour.

La voiture de la reine était modeste. Son vêtement l'était plus encore. Au grand déplaisir des Napolitains, la reine n'a jamais voulu se soumettre au déguisement, et son air ennuyé, quelque peu maussade, semblait protester contre la joie non équivoque exprimée par les gestes et l'animation de Ferdinand; aussi en la voyant passer, pâle, chétive, mêlant, si l'on peut s'exprimer ainsi, un souffle froid à la bouillante ardeur de cette population enivrée, chacun lui murmurait un reproche ou une apostrophe amère.

Le char royal n'était pas le seul qui attirât l'attention et l'admiration de la foule. Plusieurs *signori* luttaient de luxe et d'élégance avec leur souverain, tant pour la richesse des équipages que pour l'éclat des vêtements. Les uns avaient choisi le costume antique; d'autres s'étaient transformés en sauvages, en Arabes, en Espagnols du moyen âge.

Tous les balcons étaient garnis de spectateurs, les mains ne se lassaient pas de jeter des fleurs, et des bouquets pleuvaient sur les masques, qui à leur tour envoyaient aux dames d'autres bouquets et des bonbons. Pour ce public, qu'on peut appeler public des loges, on avait eu soin de réserver des munitions particulières : le sucre avait remplacé le plâtre, et c'étaient bien de véritables dragées, roses, bleues, blanches, jaunes, que recevaient les *signori* des balcons.

Deux incidents marquèrent cette solennité, et offrirent un étrange contraste. Pendant que les voitures continuaient leur marche lente et mesurée, et que la guerre devenait de plus en plus acharnée entre masques et spectateurs; au milieu des cris et des chants qui se heurtaient dans l'air, parut tout à coup un cortège funèbre; il débouchait de la rue de Chiaya et se rendait à l'église de San-Ferdinando.

Les pénitents blancs parurent les premiers, portant des cierges. Viurent ensuite des hommes d'un aspect sinistre, vêtus en pèlerins, armés d'une hallebarde en bois noir, que surmontaient les insignes de la mort. Le cercueil était couvert d'un drapeau de velours noir, avec des broderies et des crépines d'argent.

Le convoi s'avança, impassible et impérieux; les voitures s'arrêtèrent; la foule s'ouvrit pour livrer passage; le silence se fit de proche en proche, aux balcons, dans la rue, sur la place, et l'on n'entendit plus que la psalmodie basse et monotone des pénitents. Les visages s'assombrirent, chacun prit une attitude consternée. La pensée du néant des choses humaines contrista ces cœurs napolitains, si accessibles à la crainte de la mort; mais ce fut une impression rapide comme un éclair. A peine le convoi avait-il franchi les deux lignes de la mascarade, que ces lignes se rejoignirent, et que les flots du peuple, un moment séparés, comme autrefois la mer sous la verge de Moïse, se mêlèrent de nouveau dans une bruyante confusion; le nuage qui s'était abaissé sur tous les visages se dissipa comme par enchantement, et la joie, un moment comprimée ne s'en montra que plus vive.

Ce fut alors que le roi, pour rache-

ter sans doute ce moment enlevé au plaisir, et renchérir encore sur la bonne humeur de ses sujets, imagina de faire le siège d'une maison dont le propriétaire, boudeur ou absent, avait laissé les croisées dégarnies de spectateurs. Le roi lança les premières bordées; les courtisans l'imitèrent, les cornets remplis de balles de plâtre, dures comme des grêlons, se dirigèrent d'un mouvement unanime vers les vitres condamnées par royale sentence, et le sac fut consommé aux applaudissements de la foule, qui ne se lassait pas d'exalter cette prouesse de son royal maître.

La promenade fut continuée jusqu'à la tombée de la nuit. Nous remarquâmes qu'à part les chars d'apparat, il y avait dans les voitures plus de simples curieux que de masques.

Le lundi et le mardi gras offrirent les mêmes amusements; mais le roi ne sortit pas, à cause de la mort d'un de ses frères, qu'on avait cachée pendant quelques jours, pour ne pas priver le peuple de ses plaisirs, mais qu'il fallait enfin avouer. Cette absence du monarque refroidit considérablement l'enthousiasme des Napolitains, et leur causa même une véritable tristesse. C'était presque un carnaval manqué.

M^{me} ANGÉLIQUE ARNAUD.

Economie Domestique.

DE L'OEUF.

L'œuf fut en grande vénération chez tous les peuples de l'antiquité. Les Romains le promenaient en cérémonie dans les fêtes de Cérès; les Grecs l'honoraient; les Syriens et les Indiens rendaient les honneurs divins aux oiseaux qui produisent les œufs.

Les meilleurs sont ceux de poule et de faisan; ceux d'oie et de canne ne se mangent guère. Les Romains estimaient

beaucoup ceux de paon, qui coûtaient jusqu'à cinq deniers (2 francs) la pièce. La nature en rendant les œufs des poules les plus agréables à notre palais, a donné en même temps aux poules une fécondité supérieure à celle des autres oiseaux; il y en a qui pondent tous les jours, et quelques-unes jusqu'à deux fois par jour, les grands froids exceptés.

Les Égyptiens avaient inventé l'art de

faire éclore les œufs, en les exposant au plus haut degré de chaleur artificielle qu'ils pussent supporter. Un Anglais a appliqué à ce système la vapeur, cet agent puissant et universel de l'industrie.

Les Égyptiens, lorsqu'ils ne pouvaient se procurer du feu, avaient une singulière manière de cuire les œufs. Ils les mettaient dans le creux d'une fronde qu'ils faisaient tourner rapidement pendant quelques instants. Ce mouvement violent et circulaire les échauffait et les cuisait parfaitement.

L'œuf de poule est composé d'une coquille — d'une pellicule qui en tapisse tout l'intérieur — du blanc, que l'on nomme albumine — du jaune qui est suspendu dans le milieu du blanc, — d'une mince pellicule qui sépare le jaune de l'albumine — et du germe suspendu dans le milieu du jaune. — Le germe est destiné à reproduire un animal semblable à celui qui l'a formé. Cet animal se nourrit d'abord du jaune dans lequel il se trouve placé.

On emploie le blanc pour clarifier les liquides : on le fouette dans une petite quantité d'eau ; on le jette dans le liquide, et il s'empare des matières qui en troublaient la transparence.

Les œufs de poule sont d'un usage général comme aliment ; ils sont restaurants, très-nourrissants, de digestion facile. Leur usage convient aux personnes faibles, délicates, aux valétudinaires, aux convalescents.

Le seul défaut des œufs est d'échauffer, surtout quand ils sont durs ou trop cuits.

Les œufs frais, à la coque, sont fort sains.

On voit se développer le germe des œufs à une chaleur de 50 degrés. Plusieurs procédés font éclore les œufs sans le secours de la poule.

Pour l'incubation, il faut choisir ceux qui, vus à la chandelle, ont à la pointe une petite vessie pleine d'air. On a remarqué que les œufs allongés produisent des

coqs, et que les œufs ronds qui ont cette petite vessie sur le côté, produisent des poules.

Ce que mangent les poules influe sur la qualité de leurs œufs. L'orge les rend très-déliçables.

Pour reconnaître si un œuf est frais : présenté à la lumière, il doit paraître clair et transparent ; approché du feu, il doit se couvrir d'une légère humidité. Ceux qui remuent ne sont pas frais.

Les œufs pondus en mars et en septembre se gardent plus longtemps que les autres.

L'humidité, la chaleur, la gelée les corrompent. Une goutte d'eau qui aura séjourné pendant quelque temps sur l'œuf, fait gâter la partie du blanc qu'elle a touchée à travers la coque. La tache grandit jusqu'à ce que la pellicule qui couvre le jaune soit attaquée ; alors l'œuf est perdu ; mais si le jaune n'est point atteint et qu'on fasse durcir l'œuf, en enlevant la portion gâtée le reste est encore bon.

Parmi toutes les manières de conserver les œufs, voilà celle qui me paraît la plus simple.

Faites infuser une pierre de chaux dans cinq litres d'eau, laissez reposer, puis remuez plusieurs fois cette eau et versez-la dans un pot de grès ; il ne faut pas qu'elle ait de couleur. Mettez les œufs dans cette eau, ne les en retirez qu'à mesure que vous en aurez besoin, pour cela ne vous servez que d'une cuiller très-propre et ne remettez jamais ceux que vous en aurez retirés. Il doit y avoir deux ou trois pouces d'eau au-dessus des œufs, et le pot doit être bien couvert.

Usages des œufs. — Oeufs battus. Dans le cas où aucun aliment ne pourrait être digéré, battez des jaunes d'œufs dans de l'eau froide, et sucrez-les. Cette nourriture a été prise avec succès.

Tisane d'œufs, nourrissante et rafraîchissante. Délayez deux jaunes d'œufs dans 200 grammes d'eau, ajoutez-y 60 grammes

de sucre en poudre, une cuillerée d'eau de fleur d'oranger, et battez le tout ensemble.

Looch d'œufs. Mettez dans un bol deux jaunes d'œufs très-frais, 60 grammes de

sucre en poudre, une cuillerée d'eau de fleur d'oranger, battez le tout ensemble, puis versez dessus 200 grammes d'eau bouillante en la tournant avec une cuiller. Ce looch, pris le soir, est très-pectoral.

CORRESPONDANCE.

« Es-tu prête? me demanda ce matin mon père en entrebâillant la porte de ma chambre. — Prête? à quoi? demandai-je à mon tour. — A faire notre visite à nos amis de la rue d'Aumale. — Certainement, père, je suis prête! » Et comme j'ai l'habitude de laisser sur la même chaise : gants, chapeau, manchon, mantelet... en deux minutes je rejoignis mon père et nous partîmes.

Florence n'était pas au salon, je l'entendis qui disait : « Jeanne ! Jeanne ! » Je suivis la voix, et trouvai ma nouvelle amie toute occupée des soins de son empire. « J'arrive à propos, lui dis-je en lui serrant la main, je vais prendre une leçon. Que faites-vous? — Une crème. Aidez-moi ! — De tout mon cœur. — Avec ce couteau, râpez une once et demie de ce chocolat à 2 fr. le demi-kilog. » Elle versa un demi-verre d'eau dans une casserole de fer étamé, dans ce demi-verre d'eau elle mit le chocolat, plaça la casserole sur un fourneau, et me chargea du soin de tourner le chocolat avec une cuiller de bois; quand il fut bien délayé et à moitié cuit, j'y versai 3 décilitres de crème (une tasse), puis je le laissai bouillir et regardai ce que faisait Florence. Elle mit deux gros morceaux de sucre dans le chocolat, prit un saladier de cuisine, y cassa deux œufs, le blanc et le jaune, prit une fourchette de fer, et battit ces œufs; dès qu'ils furent battus, le chocolat se trouva cuit, elle le versa dou-

cement sur les œufs en tournant le tout avec la cuiller de bois, puis elle en remplit sept pots de crème. Une casserole à moitié pleine d'eau avait été mise sur le feu, elle y plaça les sept pots, ils dépassaient l'eau d'un centimètre. « Et à présent? dis-je à Florence. — A présent, nous allons laisser bouillir cette eau; quand la crème sera ferme, on retirera les pots, on les couvrira de leur couvercle, et on les mettra sur une assiette pour être mangés froids. — Combien vous coûte chaque pot? — De 6 à 8 centimes, cela dépend de la saison où les œufs sont plus ou moins chers... Mais pardon de la peine que je vous ai donnée, dit-elle en passant son bras sous le mien et m'entraînant vers sa chambre. — C'est juste! demandez-moi pardon pour m'avoir appris à faire un entremets! Eh bien! s'il en est ainsi je vais, pour *ma peine*, vous demander une récompense. Mon père donne un bal, vous le savez, vous êtes engagée; c'est un bal d'obligation, un *retour de noce*, comme on dit; je me suis chargée du soin des rafraîchissements... et j'ai compté sur vous, qui avez donné tant de bals et de fêtes. — Vous avez bien fait de compter sur moi, je vous en remercie. » Elle prit un espèce de livre, l'ouvrit et me dit : « Asseyez-vous là, et écrivez.

RAFRAÎCHISSEMENTS POUR UN BAL.

Après le premier quadrille : Des li-

queurs fraîches, telles que : Limonade, orangeade, orgeat, eau de groseille, etc.

Après le deuxième : Des pâtisseries et les mêmes liqueurs fraîches.

Après le troisième et le quatrième : Des glaces panachées et moulées.

Après le cinquième et les suivants : Des glaces en coquilles, des sorbets et des gaufres à l'italienne.

Vers minuit : Des consommés, des potages, des sandwiches et du vin de Bordeaux.

De minuit à deux heures : Du punch chaud pour les hommes, et, pour les dames, des bavaroises au chocolat avec des petites flûtes au beurre.

— Ah ça ! ma chère, ce livre est de votre écriture ? — Oui, me dit-elle en riant, et je pourrais, à l'imitation du vôtre, y mettre pour titre : *le menu d'un dîner est invention*. — Expliquez moi cela ! — Lorsque la maison de mon père était considérable, il y avait des repas d'apparat, des dîners d'amis, il me fallait régler le menu selon le nombre et la qualité des convives, et selon les saisons. Ce menu, je l'écrivais ainsi que la date du jour, le nombre des convives et le prix que le dîner avait coûté ; puis, lorsque pareil dîner se présentait, j'ouvrais mon livre, et je n'avais plus qu'à copier. — Mais, ce livre est bien précieux ; vous évitiez ainsi les ennuis d'une maîtresse de maison, obligée de passer un quart d'heure tous les matins à discuter avec sa cuisinière ce qu'elle aura à son dîner... Maintenant que votre position est changée, écrivez-vous toujours ? dis-je rougissant de ma sottise question. — J'ai commencé, répondit Florence d'une voix douce, et j'apprends à n'acheter certaines choses que certaines saisons, certains jours, à certaines heures... Votre Paris, le mien maintenant, a cela d'admirable, que, avec un peu d'intelligence, les pauvres peuvent y vivre aussi bien que les riches... — Ainsi, tous vos dîners, vos déjeuners, sont réglés d'avance ? — Mon Dieu,

oui, depuis le dimanche jusqu'au lundi... et je vous assure que les plats sont d'un meilleur choix, plus variés, et qu'il y a dans le service plus d'économie. — Ah ! j'en rapporte bien à vous !... Mais, ma chère Florence, quel bonheur pour moi de vous avoir rencontrée !... comme la vie, grâce à vous, va me paraître facile !... moi qui avais tant peur du mot *ménage* !... — Je vous prêterai mon livre. — Je le copierai... et, par reconnaissance, permets que je t'embrasse. — Tu ne me dois rien, répondit-elle en m'ouvrant ses bras. — Nous nous sommes tutoyées ! m'écriai-je sautant de joie, la glace est rompue !... c'est fini ! — Je n'en suis pas fâchée, dit Florence, ce *Vous* commençait à me gêner... Viens ! ajouta-t-elle, voyant que nous allions pleurer... viens ! que je te fasse entendre une touchante romance : *Adieu, plaisant pays de France*, qui a eu l'honneur d'être chantée chez la duchesse de Cambridge, par sa Gracieuse Majesté la reine Victoria.

De retour chez moi, ma bonne amie, je me suis empressée de te faire le récit de ma visite, et je vais maintenant t'expliquer notre planche.

Le n° 1 est un col en broderie anglaise ; il se fait sur jaconas, se festonne à l'extérieur, et se monte sur un petit collet. Si tu trouves ce col trop grand, tu peux faire sauter la dent du milieu.

Le n° 2 est un entre-deux qui se brode au plumetis, sur mousseline ou sur jaconas. Les ronds qui ont des points au milieu sont des œillets. Cet entre-deux se brode entre les plis d'une chemise d'homme ; il sert à monter ces manchettes bouillonnées que l'on boutonne sous ses manches. Le haut d'un fichu-guimpe se coud à cet entre-deux, et c'est à lui que l'on coud ensuite une petite dentelle froncée, puis tuyautée.

Le n° 3 est encore un entre-deux qui peut servir aux mêmes usages.

Le n° 4 est le quart d'un dessin de mouchoir. Il se brode au plumetis et en points de cordonnet. Le fond de la marguerite se

fait en points à jour, ou se couvre de nœuds. Si tu ne veux y faire ni points à jour ni nœuds, tu y placeras un morceau de tulle à gros réseaux; tu broderas, par-dessus ce tulle, les ronds qui entourent la marguerite, et tu découperas ensuite la batiste qui se trouvera sous ce tulle et le tulle qui dépasse sous ces ronds. Autour de ce mouchoir on fait un large point de feston qui couvrira cette baguette, et à ce point de feston, on coud une dentelle.

Le n° 5 est un écusson qui se brode au plumetis. Ces lettres peuvent être remplacées par celles de l'alphabet de la planche IH.

Le n° 6 et le n° 7, *Pauline* et *Nicolette*, font suite aux noms que je t'ai envoyés pour les mouchoirs du matin.

Le n° 8 est à la fois un porte-cigare et une ménagère qui se brodent sur velours ou sur casimir, en soutache, au crochet ou en points de chaînette. La grecque doit se faire en or, les ornements en soie verte ou bleu-Joinville. À la place du dessin qui se trouve à la pointe, tu peux broder un chiffre en or. Voici comment tu feras ce porte-cigare. Lorsqu'il sera brodé tu le doubleras de satin vert ou bleu-Joinville, tu tailleras en percale deux goussets longs de 7 centimètres et demi chacun, larges du haut de 4 centimètres, et diminuant jusqu'à ce qu'ils n'aient plus du bas que deux millimètres. Ces goussets, tu les recouvres de satin pareil à la doublure; tu replies ce porte-cigare, et tu couds, de chaque côté, un des goussets; puis, à partir d'un des côtés du bas de ce porte-cigare, tu couds une petite ganse ronde, en or; arrivée à la pointe du haut, tu arrêtes la ganse, en faisant un nœud à ta soie, tu glisses ton aiguille entre la doublure et le dessus, tu laisses former une bride à cette ganse (ce sera la boutonnière), et tu continues de coudre cette ganse en revenant le long du côté opposé. Là, tes deux ganses se trouvant réunies, tu en introduis les deux bouts entre la doublure et le dessus et tu les arrêtes solidement, puis tu couds un petit bouton

plat, en or, au bas de la grecque qui se trouve sur ce qui forme le dessous de ce porte-cigare.

Ces dessins sont de M. Deroy, rue Saint-Thomas du Louvre, n° 42.

Si tu en fais une ménagère, elle pourra contenir : dé, ciseaux, étui, mouchoir à broder; ou bien : navette, moule et bobine de cordonnet pour bourse, ou fil d'Irlande pour filet-guipure.

Le n° 9 est un dessin de tricot-écaille.

Pour la première colonne à jour, il faut 8 mailles, ainsi que pour la dernière — pour les colonnes du milieu, il en faut 7 — pour les colonnes d'écailles, il en faut 13.

Ce dessin peut servir pour rideaux, couverture de lit, couverture de bras et de dos de fauteuil. Il est indiqué beaucoup trop petit, mais l'espace me manquait.

Ainsi, pour exécuter les objets que je t'indique, tu achètes des aiguilles de bois de 1 centimètre de circonférence et du coton retors n° 10.

Monte 49 mailles, comme si tu montais une jarretière, puis fais un tour à l'envers, un à l'endroit et un à l'envers; cela te fera un rebord plus joli et plus solide. A présent, commençons.

1^{re} AIGUILLE. *À l'endroit.* Tricote 3 mailles simples — tourne le coton autour de ton aiguille de droite — tricote 2 mailles ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — tourne le coton — 5 simples — prends une maille sans la tricoter — 2 ensemble — rabats par-dessus ces mailles celle non tricotée — 5 simples — tourne le coton — 2 simples — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — tourne le coton — 5 simples — une sans la tricoter — 2 ensemble — rabats par dessus ces deux mailles celle non tricotée — 5 simples — tourne le coton — 2 simples — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — une simple.

2^e AIGUILLE, *à l'envers.* 3 mailles sim-

ples — tourne le coton — 2 ensemble —
— une simple — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 4 simples — 3 ensemble — 4 simples — tourne le coton — 3 simples — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 4 simples — 3 ensemble — 4 simples — tourne le coton — 3 simples — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — une simple.

3^e AIGUILLE, à l'endroit. 3 mailles simples — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — 2 simples — tourne le coton — 3 simples — prends une maille sans la tricoter — deux ensemble — rabats par dessus ces mailles celle non tricotée — 3 simples — tourne le coton — 4 simples — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — 2 simples — tourne le coton — 3 simples — une sans la tricoter — 2 ensemble — rabats par dessus ces mailles celle non tricotée — 3 simples — tourne le coton — 4 simples — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — une simple.

4^e Aiguille, à l'envers. 3 mailles simples, — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — 3 simples — tourne le coton — 2 simples — 3 ensemble — 2 simples — tourne le coton — 5 simples — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — 3 simples — tourne le coton — 2 simples — 3 ensemble, — 2 simples — tourne le coton — 5 simples — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — une simple.

5^e aiguille, à l'endroit. 3 mailles simples, — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — 4 simples — tourne le coton — une simple — une sans la tricoter — 2 ensemble

ble — rabats par dessus ces mailles celle non tricotée — une simple — tourne le coton — 6 simples — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — 4 simples — tourne le coton — une simple — une sans la tricoter — 2 ensemble — rabats par dessus ces mailles celle non tricotée — une simple — tourne le coton — 6 simples — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — une simple.

6^e Aiguille, à l'envers. 3 mailles simples, — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — 5 simples — tourne le coton — 3 ensemble — tourne le coton — 7 simples — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — 5 simples — tourne le coton — 3 ensemble — tourne le coton — 7 simples — tourne le coton — 2 ensemble — une simple — tourne le coton — 2 ensemble — une simple.

A chaque fin d'aiguille tu dois avoir toujours 49 mailles.

Reprends à la 1^{re} aiguille et continue jusqu'après la 6^e, ainsi de suite.

Ce tricot, exécuté en laine de couleur, peut couvrir un lit et un coussin de percaline d'une couleur opposée à celle de la laine.

Le n^o 10 est une bande au crochet, qui peut servir pour manchettes, encadrement de rideaux et bas de jupon.

Tu trouveras chez mademoiselle Chanson, rue de Choiseul, n^o 3, les aiguilles et le coton, ou la laine nécessaire pour ce travail.

Le n^o 11 est une Berthe haute de 18 centimètres, qui se taille en tulle, de la hauteur d'une des dentelles, c'est-à-dire de 7 centimètres; d'un côté de ce tulle on coud un entre-deux, au-dessus de cet entre-deux on fronce une petite dentelle, au bas de cet entre-deux on fronce une grande dentelle qui rabat sur une autre grande dentelle déjà froncée au bas de la Berthe de tulle.

Le n° 12 est un bonnet du matin. Tu vois qu'il est formé d'une moitié de fichu dont on a arrondi la corne et les deux pointes. On peut en faire un bonnet très-habillé, si on le taille en tulle de soie, noir ou blanc, garni de blonde, et, si au lieu des rubans que tu vois, ce sont deux touffes de fleurs.

Le n° 13 est un peignoir d'été, ou un manteau de lit. C'est un costume de jeune dame, cela ne te regarde pas... Cependant... j'ai tort, peut-être, et bientôt tu seras dame... A tout hasard, je vais te faire la description de ce peignoir. Il te faut acheter de la percale en 5 quarts; tu vois que la couture (le droit fil), se trouve au milieu du dos.

Le n° 14 est la manche qui ne se trouve cousue qu'à l'entournure du peignoir, et laisse le bras libre. Lorsque tu auras taillé cette manche, remarque bien les signes afin de la coudre ainsi qu'ils te l'indiquent. Cette ligne droite qui est en haut de la manche, sous les chiffres 35—25—15, cette ligne, dis-je, doit venir remplir le vide qui se trouve entre cesigne O et celui-ci X. Quand tu as monté cette manche, tu fronces le haut du manteau à partir du chiffre 20, tu rencontres les chiffres 15—25—35 de la manche que tu fronces aussi, puis tu fronces depuis les chiffres 32 jusqu'aux chiffres 55.

Le n° 15 est le collet qui se taille double et auquel tu fronces ce peignoir.

Le n° 16 est le col que tu tailles simple et couds à ce collet. Ce peignoir, à partir des chiffres 55—77, etc., jusqu'aux chiffres 124, est garni d'un ourlet haut de 2 centimètres, auquel on coud à plat une dentelle de même hauteur. Le col est ourlé et garni de même. La manche, à partir des chiffres 61—62, etc., jusqu'aux chiffres 24 s'ourle et se garnit aussi de même.

Le n° 17 est une ceinture de jupon; elle se taille double, et se garnit d'un passe-poil tout autour. On y fronce trois lés et demi de percale, afin de n'avoir pas une

couture derrière le jupon. Sur ces fronces on rabat la doublure. Cette ceinture doit s'étendre sur les hanches; les plis du jupon se trouvant au bas de cette ceinture, cela rallonge la taille. Quand l'ourlet d'un jupon est usé, on peut en refaire un autre, cette ceinture remplacera celui qui aura été enlevé. Derrière cette ceinture, sur la ligne en droit fil, sous les chiffres 27 et 20, se placent deux ou trois agrafes, au côté opposé se placent deux ou trois portes. La petite pointe qui est au milieu, au-dessus du n° 27, est inutile, coupe-la.

Le n° 18 est le devant d'un pardessus de petite fille de 7 à 8 ans.

Le n° 19 est le derrière.

Le n° 20 est la manche qui se taille en biais, ne l'oublie pas; l'espace a manqué pour la développer entièrement. La couture se trouve placée comme celle des manches en biais, et, du bas, jusqu'à l'étoile, doit dépasser la manche de dessous.

Ce pardessus se fait en velours et se garnit d'un galon de soie; en mérinos écossais il se garnit de petits velours; cet été il se fera en percale, en jaconas de couleur, et sera orné d'une petite garniture d'étoffe pareille, froncée, ou plissée à la vieille; en nan-kin, il se garnira d'une passementerie, ou d'un galon en coton blanc. Ce pardessus ne se réunit sur les côtés qu'à partir de l'étoile. Il se ferme sur la poitrine par six olives, et douze ganses de la couleur du pardessus.

Pour les tout petits enfants que l'on porte dans les bras, je te conseille de ne réunir les côtés qu'à partir de 5 centimètres au-dessus de l'étoile, afin que la bonne puisse rabattre ce pardessus sur son bras.

Selon l'âge, tu raccourciras ce pardessus, mais je ne te conseille pas de le rétrécir dans les mêmes proportions, car aux petites filles, plus elles sont petites et plus on leur fait des jupes larges. Selon la largeur de l'étoffe tu feras ou ne feras pas de couture au milieu du dos.

Le n° 21 est un des côtés (dessus et dessous) d'un pantalon de femme.

Le n° 22 est la ceinture, qui se boutonne devant.

Tous ces patrons se trouvent de grandeur naturelle chez madame Bereux, rue d'Hanôvre, n° 21.

Et maintenant, notre tâche est finie, nous n'avons plus qu'à nous occuper de nos toilettes de printemps. Je ne vois en étoffes de soie que des carreaux écossais, et des rayures; des mousselines de laine de couleurs et de dessins bizarres; des popelines grises : laine et soie, coton et soie. Les manchettes de percale, doubles, sont mieux portées à la ville que les bas de manches bouillonnés. Les robes étant toujours longues, on les relève pour laisser voir un blanc jupon garni d'une dentelle tricotée, ou d'un feston surmonté d'un dessin de broderie anglaise. Les capotes se portent toujours très en arrière; on coud, froncé autour du bord, un demi-voile en tulle de soie, haut de 60 centimètres, et large d'un mètre, ayant, du bas et des côtés, un ourlet haut de 6 centimètres. Ce voile est noir sur une capote noire, gros-bleu ou gros-vert. Il est blanc sur toutes les couleurs pâles. Pour capote, le blanc, le rose, le vert-chou sont à la mode.

Tu me demandes comment tu dois parer ta jeune sœur pour sa première communion; détrompe-toi, ma chère, *parer* n'est guère le mot convenable, car ces pauvres petites qui ont été si gracieusement, sicoquettement vêtues, doivent, dès ce jour, dire adieu à leurs toilettes de poupées. A Paris, les jeunes filles, riches ou pauvres, sont vêtues à peu près de même. Robe de dessous en gros-de-Naples blanc ou en percale lustrée, corsage à pointe — robe de dessus en mousseline, la jupe ornée de plis plus ou moins nombreux, corsage froncé sur les épaules, formant gerbe à partir du bas de la taille; cette gerbe, retenue par quatre ou cinq rangs de fronces; le corsage monté du haut sur un petit collet recouvert

d'une ruche de tulle de coton — les manches, demi-larges, en droit fil; au bas de l'épaulière, on fait quatre ou cinq rangs de fronces; avant le poignet sur lequel les manches sont montées du bas, encore quatre ou cinq rangs de fronces; sur ce poignet, on coud une ruche de tulle de coton. — Des gants de peau blanche. — Les jupes longues laissent apercevoir des souliers de prunelle blanche ou de satin blanc. — Sur la tête, les communiantes ont un petit bonnet de tulle de coton, garni d'une double ruche, aussi de tulle de coton, qui ne laisse apercevoir que deux bandeaux; derrière, les cheveux forment une tresse tournée sur elle-même. — Par-dessus ce bonnet elles ont un voile de mousseline de 2 mètres et demi de long sur trois quarts de large, posé à plat sur la tête, retombant de chaque côté sur les épaules et arrêté au-dessus des oreilles par deux rosettes de ruban de satin ou de gros-de-Naples blanc; ce voile n'a du bas qu'un ourlet de 2 centimètres. — Aucun bijou. — Sous les deux jupes, et placée à gauche, une poche de percale, nouée autour de la taille par deux cordons; à gauche, une ouverture à chaque jupe; dans cette poche la jeune fille met sa bourse, son mouchoir, elle a les deux mains libres pour relever sa robe et pour tenir son cierge. Tu vois que rien n'est plus simple, plus modeste que le costume des communiantes; mais leur cœur est si pur, leur front si calme, leurs yeux reflètent si bien le ciel, qu'elles semblent belles comme des anges!

Tu as un bal de noce, et me demandes des conseils en l'absence de ta mère... Je suis trop flattée de ta confiance pour ne pas y répondre.

Voici donc la toilette de printemps que je choiserais pour moi-même. Si j'étais brune, grande et mince, j'aurais une robe de dessous en gros-de-Naples blanc ou en percale. — J'aurais une robe de dessus en tulle de soie, en tulle de coton ou en mousseline, à trois jupes, ornées chacune d'un

ourlet haut de 10 centimètres, corsage à pointe — manches taillées en biais, descendant jusqu'au coude, étroites du haut et larges du bas — trois Berthes ornées chacune d'un ourlet haut de 2 centimètres, ces Berthes, ouvertes sur chaque épaule, là, *un nœud de page* formé d'un mètre de ruban de gros-de-Naples blanc. (Ce sont deux boucles, dont les deux bouts pendent sur les bras.) Ces rubans sont sensés nouer la moitié de la Berthe de devant avec celle de derrière : — c'est jeune fille et fort gracieux quand on danse. — Pour bijoux, j'aurais un rang de grosses perles blanches qui ferait le tour de mon cou et descendrait devant jusqu'à ma ceinture — mes cheveux en bandeaux, et, de chaque côté, deux touffes de violettes.

Si j'étais petite et blonde, j'aurais une robe de taffetas blanc, bleu ou rose — une seule Berthe garnie d'un effilé de soie pareille — sur chaque épaule une rosette de ruban de satin blanc, bleu ou rose — et dans les cheveux deux touffes de roses, ou une

guirlande de feuillage retombant en grappes.

Quant à nos toilettes de ville, il n'y a encore rien de nouveau, mais je prévois que les mantelets de mousseline brodée au crochet, à la pièce, et d'organdy uni, avec garniture pareille au mantelet, seront de mode; tu peux donc festonner des bandes de 12 centimètres de haut : tu as des des-sins de feston, année 1848; le dessin n° 1, planche III, serait joli, sans la broderie, bien entendu.

A présent, ma mignonne, je crois n'avoir plus qu'à t'expliquer notre rébus.

C'est d'abord : Virgile conduisant Dante aux enfers, — des soldats formant la haie, — des pavés, — deux bonnes d'enfants, — le département de l'Ain, — le temps, — et un jardinier détachant un sion qui pousse au pied d'un arbre :

L'enfer est pavé de bonnes intentions.

L'avais-tu deviné ?

Adieu ! je te souhaite le printemps, dans l'espoir d'en avoir ma part... car je gèle !
23 mars. J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

17 AVRIL 1419. — MORT DE LA BIENHEUREUSE CLAIRE GAMBACORTI.

Théodora Gambacorti naquit à Pise, en 1362, d'un père qui occupait la première place de l'état, et possédait une grande valeur, une prudence remarquable et des talents consommés. Dès son enfance, elle sentit naître en son cœur le goût de la vie religieuse, pourtant elle fut mariée à l'âge de douze ans à un patricien, nommé Simon de Massa. Au bout de trois ans, elle resta veuve; elle pleura son époux, mais elle déclara hautement qu'elle ne voulait plus entendre parler de nouveaux engagements, et malgré la longue résistance de ses parents, elle prit le voile dans l'ordre de Saint-Dominique, et choisit alors le nom de Claire, qu'elle porta désormais. Son attrait pour le recueillement et la pénitence lui fit concevoir le désir d'une réforme; avec l'aide de son père, elle vint à bout de l'effectuer, et mena dès lors une vie des

plus austères. Du fond de sa solitude, elle s'intéressait cependant aux bonnes œuvres publiques; elle s'occupa surtout du sort des enfants-trouvés, auxquels elle vint à bout d'assurer des ressources, au détriment même de l'opulence de son monastère. Mais ce cœur brûlant de charité trouva bientôt une occasion d'exercer la miséricorde et le pardon. Pierre Gambacorti, père de Claire, avait contre lui une faction puissante, et périt, ainsi que ses fils, dans une sédition fomentée par son propre secrétaire, en qui il avait toute confiance. Claire, apprenant le massacre de sa famille, fut profondément affligée, et son corps ne put résister aux angoisses de son âme. Elle tomba dangereusement malade. Touchant aux portes de l'éternité, elle voulut donner à l'ennemi de sa famille un gage de réconciliation, et lui envoya demander un peu

de pain et un mets de sa table, disant qu'elle en mangerait avec plaisir. L'ancien secrétaire de Gambacorti s'empressa d'obéir à cette demande ; Claire mangea de ce pain, et peu de temps après elle fut guérie. L'on attribua son rétablissement à la mystérieuse vertu du *Pain du pardon*. Au bout de sept ans, la fortune changea, et les ennemis des Gambacorti furent à leur tour poursuivis par un peuple irrité. Claire sauva dans l'enceinte de son monastère l'épouse et les filles du meurtrier de son père, mettant ainsi le dernier sceau au pardon généreux qu'elle leur avait accordé.

La vie de cette noble femme touchait à sa fin ; elle était accablée de souffrances,

épuisée d'austérités et dévorée du désir de se réunir à l'unique objet qu'elle eût aimé.

Elle reçut le saint viatique le jour de Pâques, et étant tombée en agonie, elle dit d'une voix mourante : *O mon Jésus ! me voici placée sur la croix ; venez m'en retirer !* Son visage brilla d'une vive lumière, elle sourit, et mourut le 17 avril 1419.

Les fidèles l'honorèrent comme une sainte, et, considérant ses vertus, sa charité, ses bonnes œuvres, Pie VIII la plaça au rang des bienheureux, par rescrit du 4 mars 1830.

Elle est honorée surtout dans l'église des Dominicains de Pise.

MOSAIQUE.

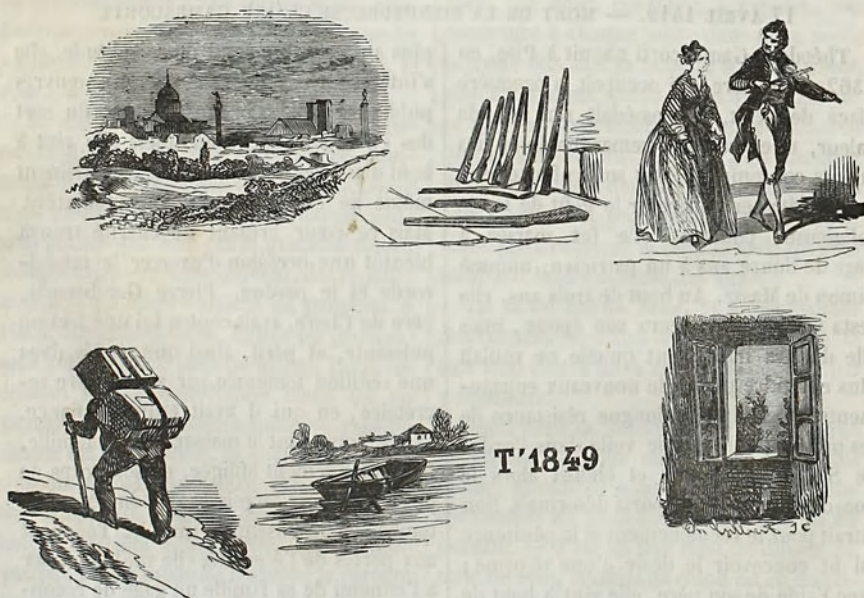
La pierre garde la mémoire plus longtemps que le cœur ; c'est pour cela qu'on grave un nom et un mot sur un sépulcre.

A. DE LAMARTINE.

Les joies nouvelles ne rendent point le printemps aux anciennes joies ; mais les douleurs récentes font reverdir les vieilles douleurs.

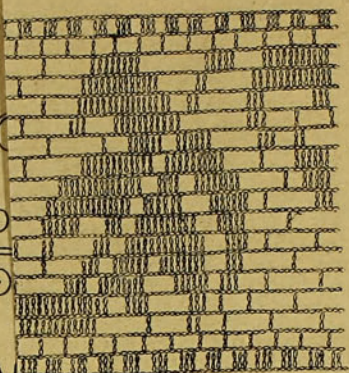
CHATEAUBRIAND.

RÉBUS.

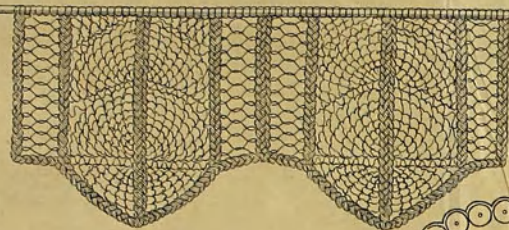


T'1849

Journal
du



Nº 10.



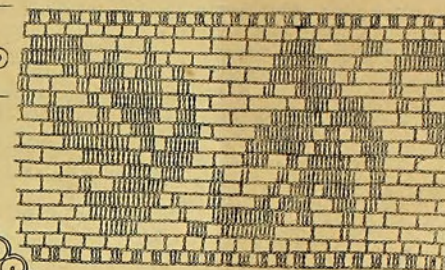
N° 9.



N° 2.



N° 3.



N° 10.



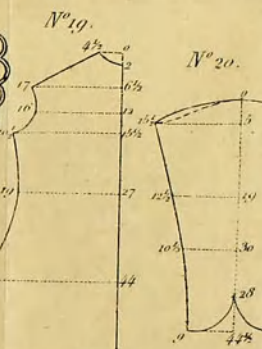
N° 1.



N° 11.



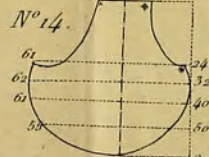
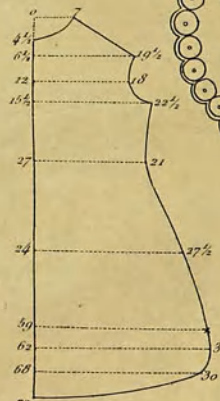
N° 12.



N° 19.

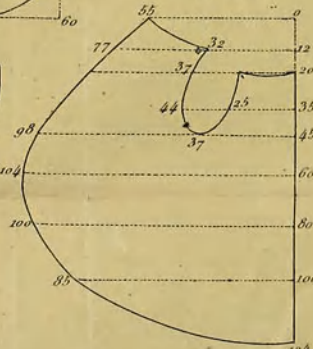
N° 20.

N° 18.

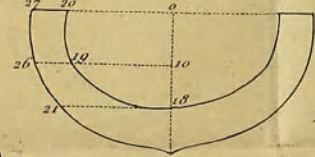


N° 14.

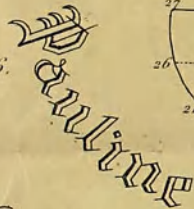
N° 13.



N° 17.

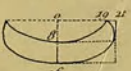


N° 6.

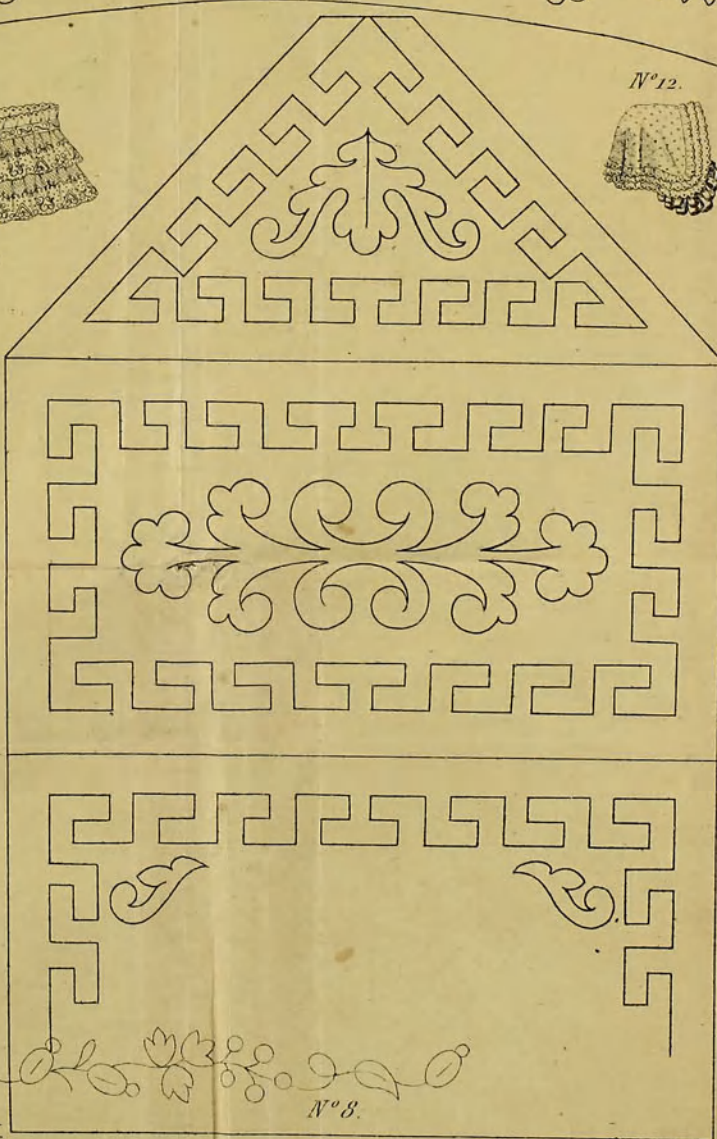
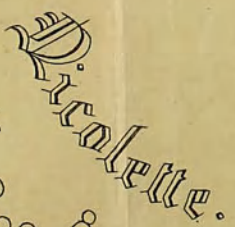


N° 15.

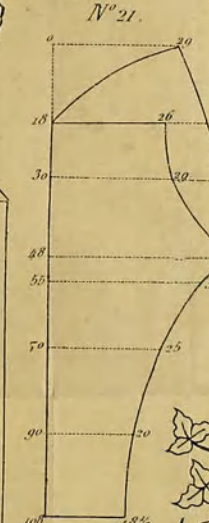
N° 16.



N° 7.

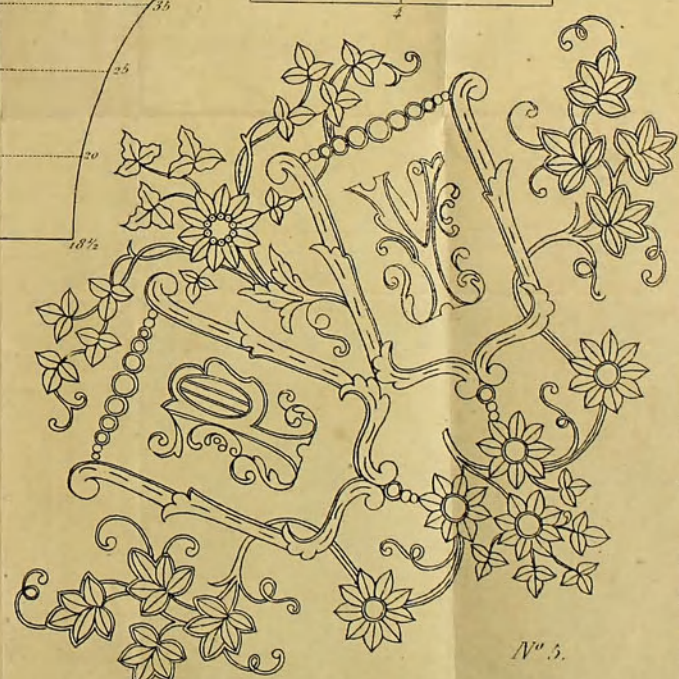
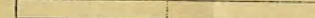


N° 8.



N° 21.

N° 22.



N° 5.



Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1

Ayuntamiento de Madrid